

extraits



archyves.net

GUY HOCQUENGHEM

L'APRÈS-MAI DES FAUNES

VOLUTIONS

BERNARD GRASSET
PARIS

VOLUTIONS

« Attitude qui ne serait même plus révolutionnaire au sens de renversement retournement... mais volutionnaire, au sens de Wille, au sens de vouloir que soit ce qui se peut¹. »

J. F. LYOTARD, « Un capitalisme énérgumène », *Critique*, novembre 1972.

Nous ne ferons plus en *Ré*, les lauriers sont coupés. Récapitule, ressentimente, remâche, répète — certains ont bien baptisé mai une « répétition générale ». Il n'y a pas de Ré-volution, nous ne voulons plus partager les préfixes qui amarrent l'envol des vologies, leurs épanchements corrodant les pouvoirs. Surtout quand ces préfixes nous redonnent leur maladie du passé : la tradition du mouvement ouvrier, leur bête idée du changement; on en prend d'autres et on recommence la civilisation — la civilisation qu'on veut justement oublier. Changer les mots en gardant les préfixes : comment « Révolution » devient réactionnaire.

1. « Au sens de », ou plutôt, par glissement de sens, fausse étymologie, puisqu'il n'y a entre « volution » (renversement) et « volition » (vouloir) qu'un rapport de jeu de mots, et non d'origine.

Cela pour dire qu'ici on ne récapitule ni ne révolutionne. Le bouleversement souhaité ne s'y réduit pas à repeindre en rouge, à remettre à l'endroit, à payer les créances du prolétariat : en bref à faire une révolution, un monde à l'envers, qui serait la franche réalité des intentions hypocrites de celui-ci, en donnant un tour de roue autour du centre intouché, l'Homme, sa femme et ses enfants.

Sans loi ni moi.

Le camp révolutionnaire ne l'est que « par rapport à », par rapport au monde bourgeois auquel il veut faire rendre gorge. Son existence n'est qu'une créance sur les dettes supposées des exploités. Créance d'autant plus fictive que le capital tend à un cynisme où il entraîne une part croissante de la population, fascinée par ses médias. A quoi sert d'invoquer la justice, de se draper dans son bon droit d'opprimés, quand le système vous répond : les vrais coupables ce sont les victimes et non les assassins. Quand, aux U.S.A., on traite en héros méconnus les militaires coupables, tel le lieutenant Calley, de génocide ? Quand on voit les campagnes gauchistes se heurter moins à l'incompréhension qu'à l'hostilité du « peuple »... Il n'y a pas, il n'y a plus de culpabilité bourgeoise sur laquelle tabler. Le camp révolutionnaire joue le jeu de la morale où le capital triche et gagne.

Être révolutionnaire ou pas, en avoir ou pas, en être ou pas. Transcendance du gauchisme. Jugement sans appel de la normalité révolutionnaire. Mots sacrés — celui de révolution plus que tout autre... Il ne s'agit même plus de choisir entre le vice bourgeois et son verso, la vertu des révolutionnaires. Ce que ces derniers nous cachent avec leur mythologie

logie du « sujet révolutionnaire », du « prolétariat » et de sa sacro-sainte « stratégie », c'est l'immensité des pistes non explorées, non parcourues, ou trop tôt abandonnées.

A totaliser les pistes en question sous le terme englobant de « révolution culturelle ¹ », on y gagne le respect des léninistes et des bourgeois, suivant le cas. Mais on y perd l'émiettement précieux brisant les unités factices. On y perd, parce qu'un tel conditionnement inaugure le jeu de la représentation, celui où l'on parle au nom et à la place de la totalité supposée des résultats d'une exploration non encore accomplie. Et surtout on y perd irrémédiablement d'avoir accepté, sous le chantage de la discrimination révolutionnaire, l'accord sur le plus petit dénominateur commun, la politique révolutionnaire, comme couronnement phallique de toutes les productions locales ². Cette monnaie universelle qui rend toutes les stratégies échangeables, ce solide terrain d'entente entre impérialismes idéologiques, cimente le camp révolutionnaire comme l'or cimente le camp bourgeois ; ce en quoi on peut compter, mesurer, comparer les forces des uns et des autres.

Nous n'avons que faire quant à nous de mesurer

1. MARCUSE, dans *Contre-révolution et révolte* (Éditions du Seuil, 1972) emploie le terme de « révolution culturelle » pour englober la contestation aux U.S.A. Respectabilisée au point de devenir thème de réflexion du grand philosophe, elle permet « d'intégrer l'universel ». Ainsi, par exemple, la révolution sexuelle ne saurait être une révolution si elle ne devient « une révolution de tout l'être humain, et qui converge avec la morale politique ». On affirmait la révolution culturelle comme totale face à la réduction économiste-politiste, on se retrouve avec la Totalité, l'« Être humain »...

2. ARTAUD écrit, à propos de l'Art, cette phrase vraie pour la politique révolutionnaire : « Faire de l'Art, c'est priver un geste de son retentissement dans l'organisme », couper les vibrations pour isoler ce qu'on fige.

nos chambardements à cet étalon universel abstrait, la « Révolution », qui indique toujours au bourgeois le niveau du danger, le quantifie, le localise et l'enferme. Alors qu'il est question de partir dans toutes les directions. De semer, comme on sème un suiveur, le pouvoir civilisé. De creuser, partout où on peut miner l'édifice. Toujours surprendre l'ennemi par derrière. Ne jamais être là où précisément il attend. Et que devienne pratique l'évidence : il n'y a pas de sujet révolutionnaire, *pas de sujet du tout*. Il y a des pulsions historiques, qui hérissent tel coin de notre peau sociale, font frémir tel organe de notre corps social. En nous détachant des identités, nous sommes sans parenthèses à nos passions.

Certes, contre le Grand Sujet despotique de l'Histoire, nous avons d'abord invoqué nos multiples *moi*, les tenant pour irréductibles. Mais, amené en pleine lumière, ce moi dont on nous a fait tant peur et honte désignait en fait les vraies forces, celles qui poussent, sauvages et insoupçonnées. S'évanouit le piège de l'assujettissement, la mise de tout le réel sous la domination du sujet. En nous penchant sur nous-mêmes au lieu de nous cacher en gémissant, protestant, revendiquant contre le malheur du monde, nous avons vu, dès lors que nous la regardions, notre image se décomposer, notre moi se rider, se fêler, voler en éclats aux quatre coins de l'univers.

Civilisation : La crise de nerfs.

Mais la civilisation expirante découvre au cœur de ses angoisses un venin efficace à nous instiller : l'arsenic de la Crise. Pour des esprits mithridatisés par les fascismes, les guerres, la consommation et autres émotions toujours plus fortes, seul le théâtre de l'An mille peut encore combattre l'épanchement

de crédibilité du vieux monde. Représentation commode à laquelle assigner sous forme d'apocalypse le vouloir d'en finir avec les codes anciens, qui englobe, noie et désamorce les explosions possibles.

Grand-Guignol. D'étranges ébranlements soulèvent un sol fissuré. Des vapeurs méphitiques s'en échappent, annonçant le mystérieux travail de gésine qui halète en dessous, et nous forge des monstres inouïs. Guerres sans Croix-Rouge, dans l'esprit des vieux. Fin de la croissance capitaliste et retour à une écologie préhistoire, pour beaucoup de jeunes. La Crise multiplie les effets de manches, discours grandiloquent seul capable de rendre une cohésion dans la terreur à un corps social en décomposition, d'insuffler un semblant d'âme au règne du Capital.

Fin du contrôle de l'histoire. Au ratage révolutionnaire, à l'échec d'un espoir né après-Mai de façonner la réalité sociale à coups de vouloirs, succède le grand trou noir « d'où s'qu'on ne revient jamais », la machine infernale d'une crise sur laquelle nul ne peut rien, même les militants promoteurs de « responsabilité humaine ». Adieu, progrès de l'homme scientifique et éclairé. Adieu aussi à son double réciproque, la Révolution comme fin du fin du progrès social, comme réalisation la plus haute de l'humanité¹. Bonjour aux monstres de l'inconscient historique, cortèges de bûchers chômeurs et de cours des miracles, bûchers et mysticismes, comètes et régressions.

La roue de l'histoire tournait comme une folle, au risque de se déboîter et de décentrer l'axe du

1. La vieille droite rejoint la gauche progressiste dans la crainte de voir s'effondrer leur monde commun : Louis Pauwels (*Paris-Match*, 5 janvier 1974) approuve Roland Leroy quand il dénonce « le Grand Capital... qui répudie complètement le rationalisme et l'optimisme... [qui] développe des idéologies de fin du monde... » (*la Nouvelle Critique*).

monde. Elle va tourner en arrière désormais vers un nouveau Moyen Age. Fin de la temporalité dialectique : qui oserait se vanter encore que la Crise engendre la Révolution? Inutile d'agir, de se battre, d'écrire, hurle la voix tragique : que restera-t-il quand l'enfer de la Crise se sera déchaîné? Impossible de vouloir quand il ne s'agit plus pour les rats que de trouver un coin tranquille dans le navire ballotté par l'ouragan. S'instaure la répétition de la terreur et non celle de l'orgasme.

Voilà bien ce que la plus fantastique manipulation géopolitique essaie aujourd'hui d'enraciner : une crise d'énergie sociale qui puisse vider les cœurs et les corps. Un prélèvement sur les nouvelles énergies dévoilées par l'irruption de désirs déconstructeurs. Un bon coup d'effondrement, de tassement, d'amoindrissement des forces productives mais aussi des forces du désir. Grande bataille dans les cerveaux à l'échelle de la planète et dont l'enjeu n'est plus seulement le pompage de l'or noir, mais bien le détournement et, pourquoi pas?, le tarissement du désir.

La grande machine molle multinationale tente de réussir pour elle la déshumanisation avant le flot désirant, de le gagner de vitesse en érodant sa puissance vitale par une brutale dévaluation des espoirs. Se rétablit un marquage terrifiant. Loi du grand pouvoir transcendant terrifiant et grandiose puisque le brasier prétendument jouisseur de la consommation n'a fait en définitive qu'échauffer les désirs volutionnaires au lieu de les satisfaire et de les endormir. Puisque vous ne voulez pas être repus, vous serez matraqués par cette répression mystérieuse surgie de nulle part, la Crise. Le frisson du grand inconnu qu'on se promettait se révèle n'être que le signe annonciateur du grand alitement. Couchés les petits désirs, voici venir le grand cadavre.

On savait déjà qu'on ne savait pas ce qui nous attendait — et cela aussi nous motivait. Donnez à cet inconnu le masque de la Crise, et le tour est joué, l'ennemi exorcisé; la transcendance tragique et la fatalité historique, anciennes et répugnantes badernes, remplacent l'attractif à venir. La Crise, c'est M. Thiers contre la commune de nos désirs. Fusiller les espoirs de l'après-Mai par les Versailles de la dure nécessité. L'homme redevient un loup pour l'homme — il n'avait d'ailleurs jamais cessé de l'être sous les dehors hypocrites du progrès indéfini : vous le saviez bien, vous l'avez assez crié, de quoi donc vous plaignez-vous?

Et puis, la Crise, c'est le remède suprême à l'ennui — thème viansson-pontier. La Crise fraîche et joyeuse pour les mobilisés d'un nouveau quatorze. Nouvel attrape-nigauds. Miroir aux alouettes où se prend le désir de changement. Ultime manipulation du désir de jouissance mué en désir de répression et d'apocalypse. Malaise dans la civilisation au lieu de libération des flux. Dernière séduction : la pieuvre multinationale vous offre son nouveau spectacle : le mélodrame là où le boulevard a échoué. La face de la pulsion de mort couronne le bal de la civilisation. Passé le miroir de la fin de l'histoire, s'offre à nos yeux non le champ des fleurs parlantes d'Alice, mais le chemin âpre du retour vers les dures périodes de l'humanité ¹.

1. Un bon écho qui donne bien, sous forme de démenti, le ton de la campagne en cours : à propos de la crise, Olivier Guichard écrit : « Nous voyons refluer un moralisme constipé, analogue à celui qui trouvait bon qu'en 1940 l'invasion vint nous punir de nos péchés collectifs. Aujourd'hui, la pénurie viendrait punir les jouisseurs. »

Il y a aussi les pervers de la Crise, les jouisseurs par anticipation de la grande catastrophe. Enfoncée la vieille morale, voilà les cyniques qui s'avancent, pailletés et fardés, prêts à boire le champagne dans les ruines. Décadents à la Bowie, doux-amers du travesti de salon, snobinaux de la dernière vague, celle qui vient lécher les pieds du grand écroulement. Confondant décodage et décadence, apôtres du style fin de siècle pour une idéologie de fin du monde, ils transforment l'appel du transversal en scandale sur les banquettes de la Coupole. A eux le plaisir anxieux de se croire le lieu raffiné de la crise de civilisation. L'apologie du pourri : une manière comme une autre, somme toute, de se rattacher au monde civilisé et à ses fantasmes. Quitte à jouer les fils indignes, héritiers gaspilleurs qui participent par le potlatch rageur à l'écroulement des valeurs : prétention débilante et moïque d'être les derniers viveurs, et non les premiers mutants.

Assez des désespérés facilement attendris sur leur propre sort. Ex-militants voués à des défonces sans joie, qui ont déjà tout vu et rien vécu. Nés — ren-gaine déjà vieille — à leurs propres yeux, trop tard dans un monde trop vieux. Dérisoires comme des enfants tard venus du couple de vieillards, le fascisme et la mode. Pour un nouveau 29, des nouveaux Cocteau, c'est bien ainsi des « étonne-moi, Jean » sans surprise mais bourrés de regrets. Plaisir reven-diqué de la faute, par ceux qui se voient complaisamment en entretenus des fascismes à venir, copies ratées d'un Maurice Sachs ou de ces femmes rasées par la Libération, nageant dans un caviar au goût de cendres. Imagerie tout juste bonne à pimenter la sauce du « ne plus croire à rien », comme si la question était de croire. En deçà et non au-delà du Bien et du Mal. Attraites d'une conscience malheureuse cultivant son malheur par la satisfaction de

danser sur le volcan. Telle est la fascination libidinale du fascisme qui pointe aujourd'hui.

Mais à quoi bon profiter de son reste et brûler ses vaisseaux dans la dernière fête du ressentiment ? Il s'agit d'aller ailleurs, de sortir de la moisissure idéologique même piquée de strass ; de couper, de ne pas céder aux névroses civilisées goûteuses d'angoisses. Les vapeurs de la crise de nerfs contemporaine ne concernent que les têtes faibles. Cela ne veut pas dire jouir de la faute d'être nés dans une époque vouée au pourrissement. Au contraire. Parlons, agissons, coupons dans cette flasque réalité de la vie quotidienne au xx^e siècle. Laissons tomber les sous-entendus aigris et lourds de sens qui donnent à nos actes ce parfum de vieux jeune désillusoire. Se maquiller, danser, faire l'amour ne doit pas supposer l'unification dans la vase écœurante des tribulations des derniers jours.

Suite à Mai.

Sortir du choix entre la morale révolutionnaire et l'affectation des nouveaux viveurs, telle est, pour celui qui l'a écrit, la question posée maintenant par ce livre. Les articles qui le composent sont autant d'essais pour arracher à la dictature de la transcendance révolutionnaire les ruptures d'un quotidien hors la Loi. Prisme d'un trajet parmi d'autres, pistes multiples jonchées des éclats d'un Mai duratif. Ces pistes, on ne veut pas y revenir, comme sur ses pas un chien renifle les endroits où il a pissé. Ni d'ailleurs dérouler didactiquement sur le grand escalier des étapes le tapis rouge et dialectique des prises de conscience successives conduisant vers quelque vérité plus globale. Les sketches qui suivent fonctionnent par ratures, cahots, redémaillages. Pas de sens unique,

donc, et surtout pas le débouché ranci sur le désabusement ricanneur où se dissout le désir.

Oui, de cette multiplicité (présente ici en partie seulement), on veut tirer la mort du dieu Révolution, la fin du recours à une seule Volonté dont la puissance de géant viendrait du renoncement de toutes sortes de petits vœux. Volonté-bélier pour enfoncer le centre largement mythique d'un Capital plus fluide que son adversaire (la révolution est toujours en retard d'une guerre). Ce sont au contraire ces milliers de petits vœux, pulsions partielles, minuscules obsessions, qui nous refont un monde à tête de jouissance.

Non, on ne croit pas que la nouvelle pénurie rende caduques nos vœux, sauf à les infantiliser dans un dérisoire reste de superflu décadent. On n'a rien à tirer du discours sur la consommation, pas grand-chose du discours sur la Crise, sinon à connaître de nouvelles possibilités d'invention transversale. Et ce n'est pas en restreignant après avoir feint d'ouvrir qu'on nous retiendra prisonniers. Pour faire de la jouissance et du luxe sans rancœur, peu nous importe le prix du super. Pour susciter les forces de l'imagination, nul besoin de se croire en société d'abondance.

On voit ici l'après-Mai comme un multiple changement de la vie. L'après-Mai des faunes est fait de cabrioles dans tous les champs du possible, non de la fidélité à une idée fixe. C'est un après sans rétroviseur sur un Mai d'ailleurs bien sage, en dépit d'une chaude légende, sans cauchemars de gosses sur la Crise. C'est comme un après-midi d'été.

Reste sans doute dans ce livre une façon d'écrire pour convaincre, tout imbuë d'exemplarité, un

usage utilitaire et peu jouissif de l'écriture qui proroge largement la loi du signifiant révolutionnaire. Il y a un « nous » rédacteur implicite de ces textes, puisque tous n'auraient pu être rédigés, discutés, remaniés sans qu'existent les équipes militantes, les journaux gauchistes, les gens avec qui l'on vit. Et ce « nous » claironne ses certitudes sur un ton impérieux, avec la volonté manifeste de rallier. Tel qu'il parle ici, entassant les naïvetés, il s'éclate en de multiples positions. Aussi y a-t-il deux manières de prendre ces pages : soit en y cherchant l'ordre des causes et des conséquences, la logique des convictions, voire l'unité factice d'un moi. Soit en les compulsant comme les feuilles arrachées d'un agenda, s'y guidant par intuitions, images, sensations au cours aussi désordonné que les volutes du feu qu'elles pourraient alimenter.

Janvier 1974.

NOVEMBRE NOIR

Il y a les morts couverts des roses rouges du souvenir, comme Gilles Tautin ou Pierre Overney; les morts d'overdose sans fleurs ni couronnes; les morts entre quatre murs de la taule. Car c'est en 1972, quand fut écrit l'article ci-dessous, qu'une retentissante série de suicides dans les prisons vint bousculer la certitude gauchiste qu'on ne mourait que tué par l'ennemi.

Morts au service de la révolution, il fallait, paraît-il, vous préférer aux morts « privés », sans nom et sans avenir. Comme si, à sa manière, la révolution reprenait en le piédestalisant le Moloch civilisé, ce dont on ne parle pas, sauf à bâtir de nouvelles statues sur la voie royale des sacrifices : vouées à la mémoire des générations à venir qui n'auront plus besoin du suicide, où la répression ne tuera plus.

La Révolution et la Mort : rencontre au Père-Lachaise de ces entités aux faciès sculpturaux, tragédie pour civilisés heureux de retrouver le patrimoine commun de l'humanité. La même antienne, les mêmes majuscules au service des causes nouvelles. Le dieu est toujours là pour veiller à ce que rien ne déränge la composition majestueuse d'une Mort sacrificielle, spectaculaire, lointaine, mais respectée comme l'au-delà.

L'impertinence ici commencée, c'est de s'approcher du dieu pour voir son unicité se décomposer en d'innombrables facettes. Morts tantôt drôles, comme ce copain d'une communauté qui invite le voisinage le jour où il se jette du toit, tantôt érectives comme un spasme d'orgasmes trop fort, tantôt rêveuses... Il n'y a plus « une » Mort, pas même une mort par individu, qui serait comme sa marque exclusive, mais des milliers de morts intriquées dans d'autres pulsions. Finie, la Mort présente au rendez-vous avec l'Histoire : des morts à tous les tournants, à tous les moments, des morts fragmentées, vécues cent fois, dispersées au-delà de personnes dont elles ne sont même plus la discrimination et la fin.

La répétition de ces suicides en prison tire vers une mort banalisée, décivilisée, comme chez un Sade masochiste : une parcelle d'événement qui nous traverse, craquelée en mille débris.

« Ne perdez pas votre temps à tendre l'autre joue et autres jeux d'accommodation. Si vous cherchez un siège à votre taille, la mort vous va comme un gant. »

« On ne voudrait pas partir avant de s'être compromis; on voudrait, en sortant, entraîner avec soi Notre-Dame, l'amour ou la République. »

JACQUES RIGAULT.

Jeunes gens de 1972, il n'est pas sûr que vous vieillissiez jamais. Où sont-ils ceux qui nous ont dit il y a quelques années : « Vous verrez, vous aussi vous prendrez de l'âge et de la cravate. Vous vous rangerez... » ? Alors, plutôt que d'accepter l'ignoble loi du nécessaire vieillissement, plus d'un d'entre nous aujourd'hui sent pousser en lui, vénéneuse et chérie, tout ensemble, la fleur morbide et consolante du rêve suicidaire. D'autres s'immobilisent, retenant leur souffle, appesantis par le besoin que tout s'arrête, comme englués et paralysés, déjà figés par ce qui se murmure d'une voix troublante dans nos cauchemars éveillés : être saisis ainsi, avant que tout ne soit retombé, alors qu'est encore lisible sur nos visages tourmentés le ressac de Mai. Que se fixe

l'histoire comme un cliché qui nous suspend dans un geste encore héroïque d'être au lendemain d'une veille de révolution.

D'autres encore ont déjà senti en eux la très douce extinction des désirs, l'amollissement d'une dérive qui s'achève en se sabordant au port; ils ont insensiblement coulé au sein d'abysses silencieux. Comme un film qui ralentit et s'endort... Ce film, c'est *Absences répétées* de Guy Gilles, où sombre ainsi en lui-même notre frère. Ce qu'on appelle « la drogue ».

Il y a un an encore, plus d'un gauchiste ne voyait dans les suicides de jeunes prisonniers que la monstrueuse bavure d'un système pénitentiaire à dénoncer en tant que tel. Et certes, cette réaction — car il s'agissait d'une réaction, non d'une action — pour être compréhensible n'était pas moins regrettable : essentiellement individuelle, alors que, chacun le sait, le problème est de s'unir pour vaincre... Alors, je ne peux pas m'empêcher de redire le brutal intérêt que j'ai porté à ces prisonniers suicidés, et à l'un d'entre eux d'abord, Gérard Grandmontagne¹. Et de m'apercevoir qu'autour de moi, la principale « activité » gauchiste qui nous reste porte précisément ces temps-ci sur ce et ces suicides.

Oui, une chaîne suicidaire nous relie aujourd'hui intimement à ceux qui se mutilent, se pendent, s'anéantissent en prison. Autrement, nous n'oserions même en parler. Nous avons trop rêvé, nous marchons sur les tapis d'écailles qui sont tombées de nos yeux.

Nous avons arraché de nous, une à une, les tuniques de Nessus que nous portions. Et chaque fois que nous

1. Détenu à la prison de Fresnes, Gérard Grandmontagne s'est suicidé le 25 septembre 1972, après avoir été condamné au « mitard » pour « relations homosexuelles avec son co-détenu ». Ce dernier, Éric, aussitôt libéré, s'est à son tour suicidé quelques mois après.

nous sommes un peu dévêtus, un peu de notre chair s'en est allée.

Nous avons voulu la politique. La politique nous a recrachés, dégueulés, souillés et nous nous la sommes arrachée comme un cancer trop envahissant. Après-Mai, les excroissances du gauchisme volontaire étaient trop lourdes à porter. Adieu trotskysme, anarchisme, maoïsme, constructions maladroites d'adolescents mal grandis, désirs de pouvoir honteux et mal masqués. Des pays, des continents entiers ont sombré dans notre mémoire : l'Algérie de la guerre, la Chine de Mao, le Vietnam sont passés comme des express, dans le bruit foudroyant des bombes et des bagarres. A peine avions-nous eu le temps d'y porter nos fantasmes : déjà ces pays nous quittaient. Boumediène régnait, Nixon visitait Pékin, la paix commence demain au Vietnam. Peut-être est-ce monstrueux à dire, mais ces terres de légende n'auraient-elles existé que dans notre imagination, ce serait bien pour nous la même chose...

Alors nous avons cherché à vivre en combattant, et non plus à combattre pour masquer la vie. Mais nous avons parlé de la vie que nous voulions faire. Dans chacune de ces communes, un nouveau déguisement est tombé, certes. Nous nous sommes arraché la fibre familiale, les honteux petits secrets qui permettent de vivre en privé avant que tout ne soit public. Mais à trop parler le gosier se dessèche, à tout vouloir se dire, on découvre qu'on n'a peut-être rien à dire. Et les communes se dispersent, et nous en partons un peu moins cuirassés. Nous nous sommes crus tout nus. Nous découvrions nos corps, c'était donc ça, le vrai, le fond enfin atteint; le désir! Cette fois, on y était : les femmes, les homosexuels... Cette chanson-là déjà nous lasse, la comptine que chacun peut reprendre de mémoire. Bien sûr, c'est vrai tout ça : mais on ne vit pas que de vrai, ici et aujourd'hui.

d'hui. Et quand, homosexuel, je redécouvre tous les jours que je n'aime ni ne désire les homosexuels, comme un insecte affolé qui bourdonne et se heurte sur la vitre, je m'affole... Pas trop, bien sûr. Mais tout de même : était-ce bien la peine, tout ça ?

Ça ne pourrait être que le fruit de l'impénitent narcissisme des militants gauchistes déçus, le rêve archaïsant d'une littérature du moi. Mais tout de même : le suicide, c'était tabou. Il y avait toujours suffisamment de raisons d'espérer. Gauchistes, communistes, bourgeois, tout le monde était tout de même d'accord pour dire que demain serait rose, rouge et autogéré. De l'an 01 cher à Gébé jusqu'à la nouvelle société de Chaban, il y en avait, des lendemains qui chantent !

Or, aujourd'hui, le suicide s'étale aux premières pages des journaux.

Mais la pulsion de mort, qu'est-ce d'autre que l'individu renvoyé à soi et même cultivant ses angoisses, un monstrueux et funèbre Œdipe ? Le cher petit moi s'exacerbe et se contorsionne, lombric tiré au jour par le coup de pelle de Mai. L'angoisse de mort tient d'abord, nous a-t-on expliqué, à ce que chacun, réduit aux dimensions de son moi, se sent plus faible et plus éphémère que les institutions sociales qui l'entourent. Peut-être est-ce ce que nous ressentons tous aujourd'hui : nous avons donné des poings et de la tête contre les murs de la société bourgeoise : nous nous sommes blessés avant de savoir si nous les avions ébranlés. Tout est toujours là tous les jours. Et nous avons si peu de temps... Bien sûr, il n'y a que moi qui meurs. Rien ne meurt autour de nous, un flic remplace l'autre, le prof moderniste le vieux con de Sorbonne, le psychologue industriel le contremaître. Mais tant qu'il n'existera pas de groupe plus fort et plus durable que les institutions qui l'entourent, il en sera ainsi. Le tombeau

d'Œdipe, où s'évanouissent nos angoisses personnelles, est encore à construire. Et faute qu'Œdipe périsse, c'est nous qui nous suicidons.

Les égouts débordent, charriant les morceaux mal digérés de notre histoire depuis quatre ans. Et pas que pour nous, mais pour tous ceux que l'espoir de Mai a touchés, parfois longtemps après. Là peut-être retrouverons-nous une communauté jusqu'ici invécue : le ras-le-bol était pour les gauchistes une chance stratégique à saisir, un mot d'ordre à diffuser, une étape à franchir, dont ils connaissaient tenants et aboutissants. Pour les jeunes d'Argentré — rappelez-vous le suicidé d'il y a deux ans —, pour les motards de la Bastille, ou les soûlards de chez Renault, le ras-le-bol était tout autre chose. Pas l'« espoir d'une autre vie », ou d'une autre société, mais la rage impuissante contre celle-ci, sans les compensations de l'imaginaire gauchiste. Cette fois, il n'y a même plus de *Ras-le-Bol*, avec ses jolies majuscules de mot d'ordre. Il y en a marre, tout simplement. C'est comme la « drogue » : on en a dit là-dessus... et c'était progressiste parce que collectif, débloquent transgresseur, schizo, que sais-je encore?... Aujourd'hui, on découvre que c'est peut-être aussi tout simplement le désir de s'évanouir : tout se mêle en un cocktail offert en l'honneur de Morphée-Thanatos.

Alors, là, nous sommes tous soudés, suicidaires en chaîne, égarés du sens, perdus de révolution, effeuillés nos rêves, face au grand hiver qui commence.

Actuel, n° 26, décembre 1972.

Le texte ci-dessus se débat pour replacer Fourier dans notre Péninsule. En vain : Fourier ne vient pas remplir une place vide dans le système de Marx, la réciprocité ne tient pas plus. Nul à la culture infra-structure-superstructure, à la temporalité dialectique qui le placerait quelque part avant Marx, il n'est le manque de rien et personne n'est ce qui lui manque.

Non dialectique, Fourier vitine quand on veut de la penser dialectiquement. Incompréhensible, il n'est pas plus compréhensible au XIX^e siècle que Sade au XVIII^e. Leurs rapports, à ces deux-là, sont non dialectiques, et s'il y a une tradition culturelle ici, elle ne prête guère à l'épistémologie, mais purement technique, dérange, résiste, simule comme deux récepteurs de télévision projetant côte à côte leurs signaux. Deux se sont et après, mais une constitution.

Répétition et nouveau, deux problèmes maîtres : comment faire du nouveau avec de l'ancien? Mais tout dès lors se dédouble et vient à reprendre dialectiquement 48, 71 et 17. Chantres du nouveau, modernistes, technocrates, et tenants de la technique seule font de classe l'observance hiérarchiquement chargée à un bout de champ chez où ils veulent obliger les peuples à se justifier par rapport à la tradition.

L'imagination, en fait, peut bien être la répétition : la répétition d'une puissance indifféremment reconnue celle supprime les diques, les cours temporisés à recommencer ou à descendre. Fourier, c'est bien connu, après le temps de la stratégie. Alors que le « roman » et le publicitaire affirment prudemment qu'on ne peut jamais vivre deux fois ou plus la même fois, mais seulement réinterpréter en revenant à la source, toujours et encore. Fourier est à faire et à refaire indifféremment.

FOURIER

On ne peut plus considérer aujourd'hui Fourier comme un « précurseur » dans le champ ouvert par Marx. C'est plutôt le contraire qui est vrai. Il s'agit de comprendre que Marx prend place dans le champ total ouvert par Fourier, dont il a exploré admirablement, mais unilatéralement, un seul des aspects.

En ce sens, Marx se caractérise par l'oubli, l'occultation d'une totalité indissociable que Fourier a mise en évidence et qui comprend dans la production, à la fois l'économique et autre chose. Autre chose, c'est-à-dire, ce que l'on isole généralement du productif : la vie, le désir... Et c'est pour cela qu'il n'y a pas, chez Fourier, prévalence du productif économique — bien qu'il y soit — ni stratification verticale comme chez Marx entre infra- et superstructure. En bref, il convient de penser, avec Fourier, la production comme désir et le désir comme production.

En ce cas, quel est l'essentiel à penser dans la production selon Fourier? Non pas la marchandise, ni le simple inventaire des biens ou richesses, mais l'ensemble du mouvement passionnel. Un mouvement ou flux productif commande l'histoire dès l'origine; il est bloqué, dévié, divisé, dans la civilisation. Et c'est en ce sens que celle-ci est aussi bien contradic-

toire avec le développement économique qu'avec l'essor des passions.

Il faut entendre le terme de « flux » dans le sens que lui donnent Deleuze et Guattari, qui paraît le mieux adapté à ce que Fourier veut dire. Ce ou ces flux, il s'agit, relativement aux classifications des institutions civilisées, de les laisser s'exprimer librement en les remettant sur la voie « de l'essor direct », alors qu'ils n'ont connu que le « contre-essor ».

A partir des flux productifs, l'ensemble de l'œuvre de Fourier trouve son unité avec, y compris, l'étrange, délirante, théorie cosmogonique qui n'est que la restitution intégrale des connexions méconnues reliant l'homme à l'univers. La production désirante de l'homme doit être restituée dans le contexte non anthropologique du flux cosmique désirant...

Ainsi, la notion de production de Fourier n'est pas comparable à celle de Marx. Elle est beaucoup plus proche de l'idée qui, elle aussi, par des voies diverses et souvent confuses, commence aujourd'hui à s'imposer, de l'accord nécessaire de l'homme avec la terre. Chez Marx, l'homme est dominateur de la Nature; cette conception reste dans la lignée cartésienne. Pour Fourier, non : l'homme « produit », certes, il transforme les choses et les lieux, mais toujours en alliance avec la terre, sans la détruire ni la traiter comme objet de possession. C'est que la liaison entre l'homme et la Nature n'est plus la même, n'est pas cartésienne : entre l'un et l'autre et de l'un à l'autre, passe le flux productif désirant. La pensée de Marx reste encore dominée par une métaphysique du sujet. Chez Fourier, non : il n'y a rien qu'ouverture, et le sujet contradictoire, dominateur, au point de jonction de toutes les contradictions insolubles entre production-travail et désir-jouissance, caractéristiques de la civilisation, s'efface et disparaît.

Quand nous disons qu'il convient de replacer Marx dans le champ ouvert par Fourier et non l'inverse, cela signifie qu'il faut abandonner une fois pour toutes l'idée d'estimer les conceptions de Fourier sur la production à l'échelle d'une pensée purement économique coupure qui rend incompréhensible et sans objet l'accroissement des forces productives. Cela, certes, est le propre de l'économie bourgeoise; mais cette idée subsiste dans le marxisme¹, elle n'est pas fondamentalement critiquée par lui. Tout ce qui concerne le rapport du désir et de la production — et dans une économie révolutionnaire, il faudra bien le reconnaître explicitement, si l'on ne veut pas que la production tourne à vide et s'engage de nouveau dans les impasses du capitalisme — c'est Fourier seul qui nous l'apprend.

Ainsi :

1. La civilisation peut être comprise, à partir de Fourier, comme une coupure dans le mouvement (ou flux) passionnel. Coupure de flux, dérivation et perte d'énergie. A tort et à travers, en arguant d'une « rationalité » qui n'est qu'égarément de la raison — fermeture de la « raison » aux flux qu'elle ne peut capter, et détournement de la raison de l'unité énergétique universelle — la civilisation coupe, morcelle, dissocie.

Il convient donc, contre elle :

a) de reconsidérer ce qui a été dissocié dans la totalité ou l'unité du fonctionnement. C'est là un principe méthodologique fondamental chez Fourier : les acquis nouveaux de l'« Ordre sociétaire » ne doivent pas être compris selon les coupures imposées

1. La suite du texte distingue d'ailleurs entre le « marxisme » et la pensée vivante de Marx, encore très fouriériste.

par la civilisation; dans l'ordre de la production et de la consommation, ce qu'elle appelle « bien », « profit », ne tient pas compte du nombre considérable des pertes. Pour comprendre la notion de « triple profit » qu'introduit immédiatement l'ordre sociétaire, il faut opérer un renversement qui fait entrer ce négatif en ligne de compte. De là la notion de « bénéfice négatif » consistant à « produire sans rien faire », du fait même de l'association : épargne en combustible, en main-d'œuvre, se répercutant en « bénéfice positif » : restauration des forêts, des sources, des climatures, etc. Le « produit » n'est donc jamais à entendre comme produit simple ou relation simple de la force de travail à un objet. Il implique une libération et de nouveaux branchements d'énergie;

b) de redistribuer ce qui a été coupé, donc isolé de sa destination. Cette redistribution est l'objet même des *séries passionnelles* que l'on peut envisager à la fois comme une « logique des flux » ou une mathématique de la continuité (sous l'angle des transitions et de l'infinitésimal), et comme mode de branchement du produit sur l'énergie productive. En mettant en relief dans la civilisation le rôle autonome et auto-reproducteur de l'argent, qui opère la scission absolue entre le travail et son produit, Fourier a exprimé, exactement comme le fera Marx sur ce point, l'essence du capitalisme. Autre similitude : la concurrence comme nature essentielle du Capital, comme entrave à la production et à la consommation (considérée par lui également comme *consommation productive*).

Quant à la contradiction existant entre la tendance « socialisante » de Fourier, et le principe de la conservation des « classes » en Harmonie sociétaire, elle peut se résoudre de la manière suivante : la redistribution passionnelle-sérielle se rabat sur le système

des classes qui est un héritage de la civilisation. Si elle le maintient, elle ne le reproduit pas et, au contraire, tend à le rendre socialement inefficace par une série de « contrepoids ». Elle bloque par son mécanisme propre (passionnel) le fonctionnement de la machine sociale civilisée, où seul l'argent, concentré dans les mêmes mains et tendant à se reproduire (dans son existence étrangère au produit) assure la puissance sociale inconditionnelle des capitalistes comme classe. Le capital (argent) entrant en économie sociétaire cesse d'obéir à la loi de la valeur (en terminologie marxiste) car il relève alors d'une autre forme de circulation (en fait la seule forme authentique, passionnelle, de circulation des flux).

2. Sur ce point encore, la catégorie économique de « circulation » ne peut rester intacte lorsqu'on passe de la civilisation à l'ordre sociétaire; et Fourier a parfaitement décrit, avec la circulation monétaire, ce qui servira de base à la critique, par Marx, de l'économie politique. Les flux passionnels étant bloqués, il n'y a, en civilisation, qu'une sorte de circulation, celle de l'argent. Mais ce n'est que métaphoriquement, et inauthentiquement une circulation. Marx écrira (*Fondements de la critique de l'économie politique*) que le mot circulation repose sur une fausse analogie avec celle du sang, laissant entendre que la circulation de l'argent serait naturelle et vivifiante, alors que le propre de cette prétendue circulation est d'être étrangère au corps social et au produit. Elle dissocie et concentre, dissocie l'achat de la vente : achat sans vente dans l'accaparement, vente sans achat dans la spéculation, concentration par le jeu des banqueroutes, etc. Ainsi la circulation monétaire

ne peut conduire que de l'« anarchie commerciale » à la « féodalité commerciale », elle est bien une entrave et non un adjuvant à la production. Les possibilités productives ouvertes en civilisation par les découvertes du mouvement matériel (les sciences) sont subverties et stérilisées par cette forme de circulation, soit dans leurs applications à la satisfaction des passions, soit dans leur principe (méconnaissance de l'unité de l'Univers et de certaines formes d'énergie : le « mouvement aromal »).

On voit comment la pensée de Fourier est éloignée d'une interprétation simpliste qui ferait de son problème celui de l'aménagement pour l'homme d'un monde dominé par un essor technique (inhumain). Comme le fera Marx, Fourier se tient aussi en marge de cette forme d'humanisme. Pour Marx, le Capital entrave les forces productives par le principe de la concurrence et de la loi de la valeur. Pour Fourier, c'est bien également la production qu'il s'agit de libérer, grâce à la mise en œuvre et à la circulation d'énergie, à la fois humaine et matérielle. Pour lui, il ne s'agit pas du tout d'un retour à des formes économiques pré-capitalistes ou pré-industrielles même s'il insiste sur l'agricole et le domestique. En civilisation, le domestique est le lieu où l'individu ou le ménage interviennent comme consommateurs d'une production dont le mécanisme se passe ailleurs, obéissant à la loi de l'échange et du profit; l'agricole, divisé entre les familles, est soumis aux exigences du marché et de la concurrence commerciale. Il est aussi le lieu de la plus grande contradiction dans le gaspillage et le morcellement. Sans doute, on peut estimer que, parce que Fourier n'a pas dégagé la loi de la valeur en société industrielle, son interprétation du fonctionnement économique est amputée dans son principe d'un élément essentiel. Avec l'indigence et le chômage, il ne fait que

décrire les conséquences de l'industrie manufacturière et de l'urbanisation, mais ne saisit pas les causes. Et le privilège accordé à l'agriculture serait le résultat de cette occultation. Mais sa conception échappe à une critique trop immédiate si on la considère sous un autre angle : celui précisément de la *libération* et de la *circulation des flux* (énergie). Car il a parfaitement décrit le processus de la fausse circulation en économie mercantile; et, s'il n'a pas exactement situé en société industrielle la source de la valorisation, il a exprimé le vice fondamental de cette société : l'indépendance du travail à l'égard de son produit. Et le problème posé par cette indépendance n'est pas seulement celui de l'appropriation collective des forces productives, ni la suppression du travail salarié. Cette appropriation, cette suppression même ne prennent sens, ne correspondent à une authentique libération, que si le travail (l'activité productive) est rétabli dans le contexte de l'*énergie passionnelle totale*, s'il cesse de jouer comme catégorie économique indépendante. Cette idée directrice n'est pas absente chez Marx, mais elle n'est pas prise comme thème, et elle disparaît sans aucun doute dans le « marxisme ».

D'autre part, rétablir le travail dans l'unité de l'énergie passionnelle, c'est également, chez Fourier, le brancher sur l'énergie latente de l'Univers, subvertie elle aussi, bloquée par le travail morcelé et dissocié de son produit en civilisation (= transformé, d'activité et satisfaction, en catégorie économique et morale). C'est pourquoi il revient au même de dire, du point de vue de la circulation productive des flux (énergie) où se place Fourier, que le principe est le travail ou qu'il est la satisfaction (ou la production et la jouissance).

3. Enfin, ce déplacement d'intérêt montre comment peut être conçu, à partir de Fourier, le rapport de l'homme avec la Nature. La Nature est le concept opérateur immédiatement totalisant permettant un « surpasement », aussi bien de l'humanisme classique que du naturalisme (fatalisme du développement des forces productives exigeant une adaptation par changement des passions humaines, ce que Fourier récuse par principe). Marx, en dénonçant la « prostitution » universelle consécutive au processus de circulation monétaire qui régit le capitalisme (en général l'économie marchande) est, sur ce point, directement fouriériste. La « valeur » attribuée par l'humanisme au centre subjectif du processus (l'homme) est son prix ou la valeur d'échange de sa force de travail. La réappropriation subjective est la substitution de l'usage à l'échange, de l'« être » à l'« avoir ». Mais une production et une société ne peuvent se passer d'échanges, elles sont même échange dans leur essence, échange d'énergie, communication passionnelle. Ici, Fourier remplit par avance une place laissée vide, ou aux contours indéterminés, dans le marxisme. La circulation généralisée d'énergie ou de flux opère à différents niveaux et ne laisse pas intacte la notion sacro-sainte du pôle subjectif, unité individuelle de l'« homme » : libération de fluide « aromal » redonnant cours aux créations planétaires, apparition pour l'homme de nouveaux pouvoirs, y compris sur le plan biologique, analogies naturelles, plus directement et plus simplement : distribution de l'individu dans les groupes, élargissement de l'énergie libidinale dans les *orgies*. C'est l'échange sans perte, sans réserve individuelle secrète, mais au contraire productif. Il révèle que *l'individu n'est pas l'homme intégral*. Ce qui ne signifie pas qu'il doit s'absorber dans le groupe (l'écueil du collectivisme) mais qu'il en reçoit un surcroît

d'énergie. L'énergie, le désir, sont, dans leur essence, transindividuels.

De là prend force la motivation, incessamment répétée par Fourier, du passage à l'ordre sociétaire, qui n'est pas purement rationnelle, qui n'a rien d'humaniste ni de moral, mais qui est l'espérance du gain — dont le profit monétaire n'est, bien entendu, qu'un aspect provisoire, tendant à se fondre et à disparaître dans la production matérielle et passionnelle.

Intervention faite avec René Schérer aux journées Fourier d'Arc-et-Senans, en septembre 1972, dont un compte rendu de Jean Goret, a paru dans *Autogestion*, 20-21 avril 1972, éditions Anthropos.

transforme, bloquée de toutes parts, se mordant la queue, en une aigre bataille de fantômes sans consistance, d'autant plus privés de chair et de pulpe qu'il s'agit, avec une désespérante obstination, de ramener au centre ce qui n'apparaît que dans la marge indistincte où s'égare la chasse à la vérité.

On patauge ainsi dans le marécage venimeux d'un milieu fermé sur lui-même. L'enquête se débat dans la même grisaille où s'enfoncent les discussions communautaires, où la parole ne cesse de faire fuir ce qu'elle tente de traquer : soit la « vérité des rapports » ou quelque chose qui ait la même trame de regrets et d'apitoiements vengeurs. Un chasseur parti pour écumer des fleuves charrieurs de paillettes, faute de pouvoir sortir du cercle infernal où tous patinent, se cantonne et s'acharne en un poker insensé : il ne s'agit plus que de faire changer de mains des ressources limitées, au lieu d'en découvrir de nouvelles.

Écarteler les « moi » fiers d'en être sur d'autres roues que celles du reproche : rien d'exaltant à constater que tous ces moi-là se ramènent à un genre, la statistique de l'arrivisme gauchiste. Une force se laisse piéger dans l'instauration d'un purgatoire d'intentions. Une force qui bandait vers d'autres régions que celles, trop connues mille fois remâchées et raccommodées, d'un monde d'ex-militants qui ont réussi, et qui ont à la fois peur et envie de se le dire. Pour se mixer avec des étrangers pénétreurs et pénétrés dans les productions matérielles intimes, il va bien falloir se déplanter du terreau accumulé par toutes ces années, s'arracher à ces envahissantes lianes qui obligent à se retourner sur soi-même sans fin, dans le moite cauchemar des déterminations sociologisantes.

Bye, bye, ex-militants devenus stylistes, écrivains, publicistes, universitaires, artistes : il y a bien d'autres mondes à découvrir.

Suffit-il de publiciser le privé, de le mettre sur la scène plus ou moins obscène de la publication, pour sortir de l'impasse à double détente privé-public? Le croire, c'est faire comme cet article d'Actuel, de l'étalage de petits secrets, travailler dans la pâte sûre des culpabilisations sur le fric, le sexe, l'habitat, etc. On retombe sur la conformité. L'adéquation de la parole et des actes. Vain assaut de sincérité. Se glisse par la fenêtre la transcendance morale qu'on avait chassée par la porte. Terrain pourri que celui de la vie privée, tant qu'il est travaillé au soc du désir d'authentique, à l'enfermant et stérile essai de dire le vrai, de confesser ou d'avouer.

Qu'est-ce qui pousse à mener cette enquête? D'abord, l'incapacité à construire déjà dans ce que Deleuze appelle dans sa réponse « la puissance du faux », du côté du « faire comme je dis et non du faire comme je fais ». L'impossibilité de sortir des représentations justificatives pour faire circuler de la vie privée sur un autre mode que l'avoir raison, ou l'avoir tort; entre des gens qui se déploieraient sur une constellation amoureuse, et non postés en censeurs ou redresseurs de torts, chercheurs d'un moi exemplaire.

D'où une impression de malaise à relire cette vaine tentative. La poussée vers la transindividualité s'y

LA BELLE VIE DES GAUCHISTES

Le privé public.

Nous avons envoyé un questionnaire précis sur leur vie quotidienne à une cinquantaine de personnes, dirigeants gauchistes et intellectuels révolutionnaires.

Ils vivent, ces gens-là? Pas possible? Quand ils ne pensent pas, quand ils ne militent pas, ne jouent pas, ne s'affichent pas, qu'est-ce qu'ils font? Sartre change-t-il ses draps lui-même? A quelle heure se lève Dany Cohn-Bendit? Questions de concierges, nous dit-on. Et puis? Qu'importe, puisqu'il est évident qu'elles se posent et que beaucoup de gens les posent?

Alors, on a rédigé un questionnaire, toutes les questions qu'on se pose, les connes et les pas connes : car il est trop facile de dire, c'est con, donc je n'y réponds pas. Vos opinions, vos idées, on les connaît, c'est pas là qu'on vous questionne. Pas principalement. Parce que vous finissez, consentants ou non, par exploiter le désir des gens en faisant comme si ça n'avait pas d'importance. Comment vivez-vous? Vous dites : « Mais voyons, pourquoi moi? Pourquoi ma vie? » Tant pis pour vous. Vous n'aviez qu'à pas être en avant, en affiche, en photos et en titres, si vous ne vouliez pas qu'on vous le demande. Et puis, maintenant que vous y êtes, il est trop facile

de dire que ça n'a pas d'importance, alors que vous savez bien toute la frustration qui se développe là-dessus chez ceux qui vous lisent, vous regardent, vous écoutent ou vous suivent.

Alors, plus subtils, certains répondent : « Mais en nous remettant ce questionnaire, est-ce que vous ne rétablirez pas ce culte de la vedette que vous prétendez abolir? » Nous les avons pas inventées, les « vedettes » du gauchisme et de l'*underground*. Que les gens se rendent compte par eux-mêmes que ce qu'ils projettent sur vous, c'est le fantasme de leurs ratages, au mieux de leurs désirs, les manques de leur vie à eux. Ça n'a aucun intérêt de savoir si Krivine est capable de faire la cuisine, ou combien de fois Jean-Edern Hallier a débouché un évier. Très bien, laissons les gens juger, cessons de leur faire le coup du « j'en montre un peu, je cache le reste, vous savez je suis comme tout le monde... »

Sur les cinquante personnes interrogées, une quinzaine ont répondu, la plupart pour nous expliquer qu'elles ne voulaient pas répondre. Il n'y eut que trois réponses complètes : une longue et sincère confession de Gérard Gélas, du théâtre du Chêne noir, un entrechat surréaliste d'Henri Lefebvre et des propos précis d'Edgar Morin. Toutes les citations qui suivent sont tirées des réponses au questionnaire ou des explications de refus de répondre.

J'ai bien reçu le questionnaire. Aucune, aucune envie d'y répondre. Je cherche pourquoi. Je me dis d'avance (mais seuls les méchants peuvent se dire des choses pareilles) que le goût du secret est petit-bourgeois et ne peut cacher que de l'inavouable et du ridicule.

(Gilles Deleuze)

Voilà bien la naïveté dont nous étions partis : personne aujourd'hui dans le « gauchisme » ne peut prétendre maintenir le mur entre les idées et le vécu.

Les volets clos.

Certes, il aurait été intéressant de savoir s'il y avait une grande différence entre vie privée et vie publique; surtout s'il y avait du communicable, de quoi parler sans complexes, dans ce qui se déroule à l'ombre des volets clos des appartements.

Je n'ai pas le temps, lancer un journal, ce n'est pas une petite affaire (Philippe Gavi, journaliste révolutionnaire).

Alors quoi? parce qu'on se prépare à lancer le quotidien du quotidien (le journal *Libération*) on n'a pas le temps de parler de son quotidien? Et puis, il y a tous ceux qui « vont répondre tout de suite » mais dont les réponses n'arrivent jamais.

Je ne veux pas servir de statistique (un militant de vieille date).

Nous ne sommes pas des statistiques. Et si, pourtant, puisque nous avons eu l'idée de ce questionnaire. Effet de la vieille certitude qu'à la petite-bourgeoisie intellectuelle d'être irréductible? Nous sommes chacun unique dans notre genre, nous a-t-il été répondu. Pas en une seule fois, mais à travers une infinité de justifications et d'explications.

Et on ne pourrait qu'apprécier ce refus d'être ramené à une loi commune médiocre : gagner du fric, baiser avec des gens dont le sexe est immédiatement catégorisé. Mais pourquoi faut-il que nos questionnés trop souvent ajoutent :

Ma femme a jeté le questionnaire (et une seconde fois, le questionnaire ayant été renvoyé, l'épouse le jette au panier) *mais je veux bien répondre à une*

interview. J'aurais répondu à un questionnaire surréaliste, mais, à votre questionnaire! Je répondrais bien que je gagne dix millions ou que je vis avec dix centimes, je n'en sais rien. Je vois bien votre malin plaisir à me parler de fric, dit Jean-Edern Hallier, le plus célèbre des millionnaires « gauchistes ».

Il nous répond plus tard, par écrit, en deux temps et une même enveloppe.

Premier temps :

Cher Jean-François Bizot,

Vous trouverez ci-joint la réponse à l'enquête de vos collaborateurs. Ils ont insisté pour que je la fasse. Je l'ai faite. La voici, je vous l'adresse

Votre Jean-Edern Hallier.

Deuxième temps :

Monsieur le Directeur,

Je laisse la femme que j'aime jeter à la corbeille votre interrogatoire. Ma réponse vous paraîtra, je l'espère, assez claire et assez politique pour me dispenser d'en écrire plus long.

Veuillez accepter, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Jean-Edern Hallier

C'est du France-Dimanche d'extrême gauche. Venez m'interviewer. Ce questionnaire ne peut refléter la personnalité de quelqu'un. C'est dégueulasse et provocateur. Superficiel et aguicheur à la con. Les choses sont plus complexes...

(Colette Magny)

En d'autres termes : vive le magnétophone, à bas le questionnaire! Nos voix, nos chaudes et irremplaçables voix, voilà notre vérité, nos vrais « moi ». Nos moi complexes et nos complexes de moi. Alors,

vous comprenez combien on gagne ou combien de fois on se branle...

Sauf que tous ces moi, ça se ramène à des petits gestes, à des petits soucis; et que ces gestes et ces soucis forment une vie.

Et loin que s'opposent l'irréductibilité du moi et la constante statistique, l'une accompagne l'autre comme sa réciproque : un tas de petits moi donne un gros ensemble et l'individu compose le groupe dans son fantasme d'être unique.

Pourquoi ne pas interroger les gens de la rue, les O.S. ?

(Colette Magny)

Et, bien sûr, on ne voit pas pourquoi l'un plutôt que l'autre, les O.S. plutôt que les « vedettes ». Ni pourquoi l'un remplacerait l'autre, sinon en ce que les O.S. participent tous d'une même généralité oppressive, sont tous réductibles l'un à l'autre dans un mode de vie imposé. Et pas les « vedettes »...

Ce questionnaire est absurde, non dans ses intentions — je déteste autant que vous le mur qui protège nos vies privées — mais parce qu'il renseignera les flics. C'est tout ce que Marcellin peut désirer.

(Daniel Guérin)

Quel métier exercez-vous ? Croque-mort.

Où vous vêtez-vous ? A la morgue (réponses de Henri Lefebvre).

La blague et Marcellin se rejoignent : c'est trop sérieux ou ça ne l'est pas assez; ça n'est jamais le lieu ni le moment.

Et si, au fond de toutes ces réticences surgissait l'évidence : il n'y a aucun mystère, sinon dans le strip-tease aguicheur qui déplace le désir en faisant croire à l'intimité? Peu profond ruisseau calomnié, les secrets de la vie privée se révèlent pour ce qu'ils sont : s'il est si difficile de répondre, ce n'est pas que

le questionnaire soit mal fait, ni qu'il y ait tant à cacher, mais parce que rien n'est plus triste que la réalité du quotidien, dès lors qu'on la ramène à un moi qui se veut unique. Ou alors il faut reconnaître qu'on est fait de bribes et de morceaux, d'archaïsme (parents à voir, argent à gagner...) et de bouts de vouloir révolutionnaires. Ne compte pas seulement ce qu'on se veut, mais ce par quoi on est traversé, découpé, morcelé, cet émiettement quotidien fait de vaisselles pas faites, de besoins mal assouvis, de branlettes culpabilisées.

J'ai passé des années à me déshabiller sans me connaître, maintenant, si je veux me connaître, faut pas trop que je me déshabille (un ancien militant maoïste).

Il aurait fallu que ça ne soit pas vécu comme du déshabillage de moi, mais comme du repérage de flux impersonnels d'argent, de sperme, de vêtements... Il aurait fallu...

Alors, c'est sûrement autre chose. J'aime le secret parce que c'est quelque chose qu'on partage, et qui est de nature amoureuse. J'aime le secret parce que ça n'empêche pas du tout que tout le monde sache tout sur tout le monde, chacun sur chacun, mais dans des conditions telles qu'on ne puisse plus y discerner le vrai du faux, et que surgisse enfin cette puissance du faux. Je n'aime pas les questionnaires parce qu'il (...) y règne le même appel à la puissance du vrai.

(Gilles Deleuze)

Il n'y a pas de complicité amoureuse entre ceux qui se réclament de Mai. Ils ont tous encore besoin de l'idéologie du vrai comme les bourgeois ont toujours besoin de l'or pour fonder la confiance en leurs moyens d'échange, leurs monnaies. De même, ils ne peuvent échanger que de la prétention au vrai, parce qu'ils ne se font pas assez confiance pour éliminer

la fausse question de leur « vérité » au profit de ce qu'ils auraient à machiner ensemble avec de la nourriture, du vêtement, des caresses, de l'espace, ou de l'argent.

Je n'ai pas une vie exemplaire. 15 à 16 heures de boulot par jour, on ne s'en vante pas, on voudrait que ça change. Ma seule satisfaction, c'est de pouvoir utiliser tout ce temps, ce plein temps, à essayer de faire bouger le décor. Je m'explique tout le temps, je me questionne sans arrêt et j'essaie de répondre et si ça me semble intéressant, je le publie. D'accord, ce n'est pas une vie. Vivre autrement, boulot, loisirs, c'est pire. Que ce soit l'une ou l'autre, on ne peut prendre plaisir à en parler, c'est dérisoire et révoltant. On est tous prisonniers. Je suis un taulard. J'écris sur les murs. J'essaie de correspondre avec les autres taulards. Mais si c'est pour dire combien je trouve de cafards le matin ou bien combien de croûtons de pain je planque sous ma paillasse, j'ai pas le courage de répondre. Juste l'effort de ce petit sursaut. P.S. J'ai un plan d'évasion.

(Gébé)

Tout le monde, il travaille...

Coupons maintenant dans un autre sens. Machinons ces détails sans nous préoccuper ni de qui répond ni de pourquoi on n'y répond pas. Votre métier? Qui de nous a un « métier »? Mais aussi : est-ce parce que nous ne le voulons pas, est-ce parce que nous ne le savons pas, est-ce parce que nous ne voulons pas le savoir?

Quel métier exercez-vous? Le théâtre en tant que « métier », cela ne m'intéresse pas. Je n'aime pas tenir des cadavres dans mes bras; or, le métier du théâtre pue singulièrement aujourd'hui : mauvaises odeurs de renoncements, de compromis, d'universités,

où tout cela se moule. Donc, un métier, c'est le théâtre du Chêne noir : être vivant...

(Gélas).

En principe, il n'y a plus de métiers. Plus d'horaires non plus. *Je travaille quinze ou seize heures*, répond Gébé. Et Gélas affirme : *En ce moment, de quatre heures de l'après-midi à trois ou quatre heures du matin. Mais quand nous sortons du théâtre, tout continue. Alors, hordires que cela? Vingt-quatre heures dans la journée et les heures de sommeil ne sont pas les dernières à compter.*

Curieux ça! Personne n'accepte d'avoir un métier, mais ils font cependant les mêmes choses depuis longtemps. Clementi ou Kalfon ne se sentent pas « comédiens ». Deleuze ou Lefebvre ne se sentent pas profs, mais chacun continue à faire ce qu'il faisait. Les temps et les lieux n'existent plus, mais le temps est plein, le lieu est fixe. Les profs ne sont pas comédiens, les comédiens ne sont pas profs. Qu'est-ce à dire? Le gauchisme ascension sociale honteuse? C'est en partie évident. Être gauchiste, c'est aussi un moyen d'instaurer la différence, de sortir le nez de la grisaille professionnelle. Ça ne veut pas — toujours — dire du fric : Gélas gagne huit cents francs par mois, tel ancien militant journaliste travaille comme camionneur, ceux de *Libération* seront payés comme des O.S. Et quand ça veut dire du fric, c'est pas forcément du fric consommable : il y en a dont le mode de vie gagne à être connu : Sartre vit comme un ex-étudiant dans un studio style cité universitaire.

Ragots, ragots.

Réhabilitons le ragot, à défaut d'autre communication possible. Il y a bien des « vedettes » gauchistes

qui vivent comme tout le monde. Mais il y a aussi l'inverse : ceux ou celles qui, bourrés de fric, tâchent de l'exorciser en l'investissant dans les canards ou les mouvements. Et puis il y a toutes les marges commodées, toutes ces situations qui permettent la coïncidence entre le gagne-pain et faire ce qu'on a envie de faire.

Chercheur au C.N.R.S. depuis vingt-trois ans. Assez forte coïncidence entre mon gagne-pain et ce qui m'intéresse, la liberté (Edgar Morin).

Entre 4 à 5 000 francs par mois, rien à redire, au contraire : organisons-nous pour avoir de quoi vivre et faire vivre ce qui nous plaît — et c'est souvent possible pour une minorité universitaire. Mais ça peut aussi s'organiser sans exclusive : des filles du M.L.F. sont stylistes, des militants sont assistants, des pédés contestataires journalistes. Tout ce qu'on peut y changer, ce n'est pas de demander à tout le monde de démissionner ou de se reprocher des « récupérations » incessantes. Notre problème est ailleurs : comment généraliser la « récupération », faire sombrer la barque à force de la surcharger, au lieu de la vider pour maintenir la « pureté » ? Souvent, ce sont les gauchistes eux-mêmes, coincés et honteux, qui affirment le caractère élitiste de ces boulots, et, inconsciemment, défendent ainsi leur statut. Mais quoi ? N'importe qui est capable d'être styliste, le journalisme aujourd'hui, c'est n'importe quoi, le piratage des titres universitaires pourrait être organisé sur une grande échelle. Tout le monde docteur ès lettres, ce n'est pas impossible.

Logé, nourri, blanchi.

Se vêtir, se nourrir, la pseudo-indifférence cache là bien des soucis. D'abord parce que le vêtement

protecteur et la becquée nourrissante restent marqués par papa-maman.

Où vous vêtez-vous ? Le plus souvent je n'en sais rien car c'est ma mère qui m'achète le peu de vêtements que je possède. Tous mes pulls, par exemple, c'est elle qui les tricote. Elle a des goûts simples, ma mère.

(Gélas).

Où s'habille Krivine ? Nous n'avons, hélas, pas pu avoir la réponse. Bien sûr, les Puces, les hasards, que sais-je, habillent le plus souvent. « Pas de remarques personnelles, c'est impoli », disait Alice. On croirait volontiers que, sauf les pédés, des femmes, quelques autres, le gauchiste naît tout habillé et que le vêtement se renouvelle sur lui comme par un mystérieux processus d'auto-production. La nourriture doit lui tomber de même dans la bouche, sans l'empêcher une minute de continuer son travail de taupe révolutionnaire. Il chie, sans doute, mais en notant ce qui lui vient à l'esprit sur le papier des toilettes. Véritable corps sans organes, gros bébé maladroit que des mains attentives raccommode et nourrissent. D'où l'importance du restaurant : la nourriture arrive et repart sans qu'on ait jamais à se poser la question de savoir d'où elle vient, et ça évite les débats avec le M.L.F. Car on mange le plus souvent mal chez les « leaders » et vedettes gauchistes. La nouille et l'omelette règnent en maîtresses incontestées dans les cuisines réduites à l'essentiel, à l'idée de la nourriture plus qu'à sa réalité savoureuse. Ou alors, bouffer devient symbole d'un potlatch qu'excusent les horaires surchargés et les Hautes Tâches en attente. Non, on ne se lève pas tôt, car l'horaire de ce « temps plein » (fait d'ailleurs souvent de « temps perdu », de rendez-vous perpétuellement ratés, de tâches continuellement bâclées...) se décale inévitablement par rapport au soleil, puisque rien n'est

jamais fini à temps, mais que rien ne peut attendre. Du temps militant, beaucoup ont gardé la double impasse, la fausse précision et la vraie fuite. Temps névrotique, perpétuellement coincé entre l'avenir du prochain rendez-vous ou de la prochaine réunion et le passé débordant de la précédente... Temps sans présent, temps qui n'est celui de la production que par raccroc ou par hasard. Et, pour les autres, les obscurs, les sans-grades, il y a toujours le temps d'attente...

Du connu et de l'inconnu.

Hébergez-vous des inconnus? Si je ne suis pas là, non. Trop de fauche. Après tout, on a le droit d'y tenir, à ses bouquins ou à un duvet, ou à des bijoux ou à un instrument de musique, ou même à la clef de sa chambre, ou à un vieux morceau de bois... Eh bien! chaque fois ils sont partis avec! Je respecte le gars qui fait des casses, encore qu'il ne me semble pas utile ni efficace de voler les pauvres, puisqu'ils n'ont rien et que ce rien est nécessairement chargé pour eux de souvenirs, d'émotions. Mais en plus voler les pauvres chez qui l'on dort, alors là...

(Gélas).

Être flic ou ne pas l'être, poser les limites d'un moi étendu jusqu'aux murs de l'appartement ou se laisser traverser par n'importe quoi. Voilà la clé de cette histoire de vie privée : ça commence toujours ainsi : chez qui on est? Certes, nous vivons tous dans une (relative) dissolution de l'idée de propriété des lieux. En fait, plutôt de « dilution » : le réseau des « chez soi » se complique, s'imbrique, n'est pas forcément lié à la propriété, ni même à la location des lieux. Il y a ceux qui possèdent (encore), ceux qui louent,

ceux à qui l'on a prêté l'appartement, ceux qui sont invités par celui à qui on a prêté... Mais nulle part la limite du « chez soi » n'a disparu, quitte à ce qu'elle recule et se balade plus ou moins extensivement au sein du groupe des copains et des copains des copains... Du connu : dans cinq ans, pourquoi ça serait différent? La famille : bien sûr, toujours là. L'analyse : ceux qui y sont (nombreux ces temps-ci) n'en parlent pas, ceux qui n'y sont pas répondent :

En analyse? Je n'aime pas les flics et ce n'est pas de médecins que nous avons besoin, mais de révolution.

(Gélas).

Le propre des relations familiales est bien, comme répond Edgar Morin, de n'être « ni les pires, ni les meilleures ». Une fois par semaine, on dîne en famille. Bien sûr. Et puis, il y a ceux qui les aiment, leurs parents :

Quelles sont vos relations avec vos parents? Bonnes, car ils sont bien, mes parents. Des fois, on entend des intellectuels libéraux ou des trucs comme ça dire de leurs parents qu'ils sont bien. Mais alors, c'est parce que ces parents-là comprennent des tas de choses sur des tas de sujets, savent beaucoup et énormément. Les miens, ils ne comprennent rien à rien, et ce ne sont pas des intellectuels. Alors, pourquoi je dis qu'ils sont bien? Parce que je les aime.

(Gélas).

Et puis, et puis... Et puis la Politique et le Sexe, comme l'âne et le bœuf, entourent notre petite crèche quotidienne. Un ragot en passant : Edgar Morin a eu une relation homosexuelle. Et puis les idées reçues : la masturbation qui disparaît avec la rencontre de l'Autre (tu parles, Charles) :

La veuve poignet : durant mon adolescence, comme tout le monde probablement. A partir de l'instant où

l'on rencontre les autres, cela disparaît. Si j'étais en prison, ou marin sur un navire, ou cosmonaute, alors probablement que je me masturberais ou mieux que je me caresserais. Ce n'est pas le cas. Cela dit, on peut très bien se caresser à deux : non pas pour vaincre des tabous, mais parce que cela peut être agréable. Maintenant, quand on fait l'amour, est-ce qu'on se suce, est-ce qu'on se branle, est-ce qu'on se caresse, est-ce qu'on s'encule par-derrière, est-ce qu'on s'encule par-devant, est-ce qu'on se fait enculer ? etc. Non, quand on fait l'amour, je l'ai dit, on s'aime.

(Gélas).

C'est si commode. Amour. Amour, c'est comme Révolution, ça recouvre tout sans finalement expliciter.

Tels qu'en eux-mêmes :

Oui, maintenant, je fais de l'architecture. Je travaille beaucoup, beaucoup. J'ai toujours eu envie de faire des trucs en architecture. D'ailleurs, ce qui compte, c'est la philosophie. Je relis Hegel, Montaigne, Molière. La grande pensée, l'Éternel. L'Anti-Ce-dipe ? Une escroquerie. La psychanalyse, comme la pensée juive, est question. Quand elle devient affirmation, elle est fasciste. (C'est un ancien dirigeant gauchiste, architecte.)

Il y a un an, je me serais flingué. Maintenant, ça va mieux. Mon enfant ? Je le vois trois fois par semaine. Je vis chez des amis. Sexuellement, je suis tranquille.

Ce que j'ai envie de faire, oui, c'est dans l'architecture. Refaire le plan de Paris. Construire dans la pierre et le béton, le durable. La ville est habitable. C'est un mythe, cette histoire de « crever la gueule ouverte », ces fantasmes écologiques. Dix ans derrière soi à militer, dix ans devant : Le présent, c'est rien, on en a pour dix ans. L'union de la gauche ? Je ne vote pas pour des gens qui me mettront en prison.

Politique, métier, enfant. « Je » tranquille, toujours solide. C'est la vie, quoi !

Leur cynisme et notre morale.

Faire de l'architecture, est-ce honteux ? Après tout ce qui était vécu, bouleversé, souffert, construit, on ne devrait pas, pardon, on ne peut pas en revenir à la morne et désespérante platitude du « c'est la vie ». Les certitudes perdurables qu'on a toujours été ainsi, que l'homme est éternellement assoiffé d'argent et hypocrite, c'est juste bon pour ne pas crever. Ça ne suffit pas à nous mettre en mouvement, et quand on s'immobilise, on meurt. Il n'y a pas à avoir peur de dire ce qu'on a envie de faire sous prétexte que c'est bourgeois. Les capitalistes sont cyniques, ils nous réservent la mauvaise conscience, parce qu'ils ont besoin de notre mauvaise conscience pour assurer leur cynisme. La conception de la vie quotidienne gauchiste est trop faite d'interdits, de « tu ne feras pas cela, argent ne désireras pas, de la famille te libéreras, etc. » Ce qui nous est trop souvent laissé est bien la morale, le reproche adressé aux heureux bourgeois, doublé de mauvaise conscience de trop souvent désirer vivre ou même de vivre effectivement comme eux. La morale est passée du côté du gauchisme avec son cortège d'inévitables mensonges et arrangements. Est-il permis de payer 30 francs par personne dans un restaurant ? Est-il interdit de vouloir que sa femme ou son mec ne couche avec personne d'autre que soi ? Ce que mon voisin ne fait pas, ou du moins qu'il dit qu'il ne fait pas, puis-je le faire ?

On ne peut pas croire qu'une nouvelle vie puisse sortir d'un jeu d'interdits et de transgressions. Ce dont nous avons besoin n'est pas de vivre comme

nous affirmons qu'il faut vivre (Faites comme je dis, ne faites pas comme je fais), mais bien de mieux comprendre, de mieux machiner, de mieux brancher nos désirs. La nouvelle vie, nous ne la connaissons pas encore. Être conforme à ce qu'on croit qu'elle doit être fait de nous les nouveaux jésuites ou les nouveaux puritains, alors qu'il est question d'être les nouveaux libertins. Libertins, pas « viveurs », mais ces athées et découvreurs de jouissance, qui, au XVIII^e siècle ont annoncé la Révolution. Mais ils ne s'en posaient pas la question.

Actuel, n° 29, mars 1973.

4

YOUTH CULTURE/POP DÉFONCE

Flash-back. Revenons-en à ce moi d'après-Mai, lieu d'accueil encore vide que submergera vite une réalité sans principe.

La « drogue », le pop. Fin de l'autocontrôle militant. On se laisse envahir, piétiner. Massage peut-être moins profond qu'on ne le croit, mais qu'importe? Qu'importe aussi que l'afflux vital se donne au travers de justifications inquiètes?

Création, communication : voilà les deux maîtres mots du nouvel humanisme pop. Production, circulation des flux, dirions-nous aujourd'hui. Non que ces mots soient indifférents : ils donnent bien forme à la panade sentimentale et plus ou moins asexuée des festivals pop. Mais l'essentiel est qu'ils ouvrent le registre où vont s'exercer les voix désirantes.

Le discours militant s'arrête devant la musique, la cohérence à projets devant la défonce. Un corps s'éveille, remue, s'étire; dans l'écrit du moins, le sexe ne s'y érige qu'à peine, mais c'est un corps autrement disposé qui naît des cendres du Mouvement.

Floyd disparaissent au profit des Stones. Jim Morrison complète la trinité des défoncés morts pour la légende. Rock'n'roll suicide.

Ces deux morts, derrière l'idéologie de la création, c'est déjà un peu tout ça.

En cette fin d'année 1970, de Gaulle meurt de vieillesse, Janis Joplin et Jimi Hendrix meurent d'overdose. C'est du moins ce que racontent les journaux : la vérité, plus tard connue, est plus complexe. Mais le vœu de dramatisation s'empare de ces morts pour les dresser contre la vieille idole enfin crevée.

Le Noir et la Blanche, le défoncé et l'alcoolique, on leur construit un char d'apparat, cérémonie d'une nouvelle culture enfin revendiquée. Tardive découverte : il s'agit moins de convaincre par le texte (encore qu'ici l'hydre de l'ardeur messianique réapparaisse à la fin) que d'évoquer dans l'intensité.

La drogue est un peu la mort, suggère l'antique héroïsme ravalé : heureusement, il susurre dans la même phrase un nouveau rythme, celui d'un sang plus vif et plus rouge; des couleurs viennent à la face pâle du nouveau moi, et ses narines palpitent aux vapeurs de la musique.

Okay, le pop n'est jamais que l'affadissement pacifié et bêtifié du rock, dont la renaissance tue la plupart des facilités psychédéliquies. Fin des festivals pop : d'un Wight concentrationnaire à double enceinte de tôles et de chiens policiers jusqu'au « tragique » Altamont, l'eau de rose se transmue en soufre. Les Pink

ILS NE SONT PAS MORTS DE VIEILLESSE

L'actualité pour nous c'est ce qui nous concerne. Alors, la mort de de Gaulle, permettez : ça ne nous concerne qu'en ce qu'on nous oblige à respecter le concert des gémissements.

Morts pour morts, nous avons les nôtres : les 144 de Saint-Laurent-du-Pont, on ne les oublie pas. *Hara-Kiri Hebdo* a été interdit parce qu'il avait osé titrer : « bal tragique à Colombey : 1 mort ». C'était insupportable parce que ça faisait tout haut la comparaison.

Jimi Hendrix, Janis Joplin, vous vous rappelez ? C'est dans une imprimerie que j'ai appris leurs morts. Le typo qui me les a apprises, cheveux longs et chemise à fleurs, n'aurait pas eu l'air autrement étonné qu'on en fasse la première page des journaux. Ben quoi ? Ça vaut bien Nasser, Mauriac ou de Gaulle.

Les bourgeois meurent de ce qu'ils sont vieux. Nous mourons de ce qu'on étouffe.

Il paraît que Jimi Hendrix avait demandé qu'on rigole à son enterrement, que ça chante et danse dans tous les coins. C'est vraiment con d'avoir à écrire sur des morts : son enterrement s'est passé comme tous les enterrements et tous les articles sur sa mort ressemblent à des morsures de vampires. Il est mort comme il tuait ses guitares, d'un excès de

rythme. Elle est morte comme en piétinant de rage de vivre inassouvie. Pas de vieillesse.

Jimi Hendrix et Janis Joplin étaient, paraît-il, en traitement à l'apo-morphine. Lisez le bouquin de Burroughs pour en savoir plus. C'est un traitement pour les héroïnomanes, et le médecin qui l'a inventé a été rayé de l'ordre. Personne ne connaît vraiment le traitement, aucun médecin n'accepte de l'expliquer.

Il est tellement plus simple et tellement plus moral de traiter les héroïnomanes par la privation. Tellement plus douloureux aussi, mais ils l'ont bien cherché. Ce que les journaux n'ont pas dit, c'est que quand on prend des somnifères sur l'apo-morphine, on en crève. Alors, suicide si on veut : ils sont morts assassinés par l'obscurantisme médical, parce que nulle part on ne précise les conditions du traitement.

Créer sans opprimer.

Selon les journaux, de Gaulle était un façonneur d'Histoire, « même si on n'est pas d'accord, on respecte les grands morts ».

Selon la dépêche Reuter (dix lignes pour une mort) « Hendrix était célèbre pour ses gesticulations frénétiques pendant son numéro... sa musique était assourdissante et discordante. »

Effarant obscurantisme moyenâgeux. Hendrix était probablement de tous les musiciens pop celui qui connaissait le mieux toutes les ressources de la guitare. Pour moi, c'est plus important que de savoir écrire comme Machiavel ou gouverner comme César.

Il dominait même si bien la guitare qu'il était le seul capable de la détruire. Capable de quitter la salle quand on le sifflait. On peut combiner la révolte la

plus poussée avec la maîtrise la plus absolue de l'expression musicale; l'expérimentation des possibilités d'un instrument (son premier groupe s'appelait Expérience) pouvait conduire jusqu'à sa destruction. Jimi Hendrix n'opprimait pas la salle : vous avez tous vu Monterey Pop (si vous ne l'avez pas vu allez le voir). Arrivé assez haut, Jimi Hendrix détruit son instrument, casse ses amplis, Janis pleure, la voix brisée, et quitte la scène. Ils montrent par là qu'ils rendent la parole à tous ceux qui peuvent faire comme eux, à toutes les créations potentielles que réprime la scène du festival.

Ceux qui sont allés dans les festivals pop ou au concert de Sun Râ le savent : si on tape sur des boîtes de conserve pour créer le rythme, ce qu'on fait reste assez pauvre.

C'est de ce dilemme que souffre le mouvement pop à l'heure actuelle. Il est démagogique de raconter que les gens créent spontanément autre chose que des rythmes extrêmement élémentaires. Quand les snobs gauchistes de Paris condamnent la pop au nom du free-jazz, ils partent de cette constatation vérifiée : musicalement, le free-jazz est infiniment plus riche. Mais ils savent aussi que cette richesse même est oppressive.

Overmorts.

Jimi Hendrix était noir, l'un des rares Noirs de la pop. La pop vous savez, c'est plutôt l'affaire des Blancs. En France, il est bien vu de ne prendre au sérieux que le free-jazz, car c'est la musique des Noirs. A Harlem, qui connaît le free-jazz? mais qui ne connaît pas Jimi Hendrix?

A sa mort, il y a eu dix pages dans chaque canard américain. La pop c'est la musique du peuple, et

Jimi Hendrix était le principal musicien pop noir. On peut joindre la perfection et l'accessibilité quand la contestation de la forme musicale est inscrite dans la musique même.

Vous avez tous vu *Woodstock* (si vous ne l'avez pas vu, entrez juste à la fin pour le numéro de Jimi Hendrix). Spécialiste de la destruction de l'intérieur des formes musicales, Jimi réalise la plus fantastique forme de subversion que puisse imaginer une âme américaine : celle de *Stars Spangled banner*, l'hymne national américain, ce que chantent au début des cours les petits Américains des écoles et à la fin de tous les matches de base-ball, tous les bons Américains.

L'hymne national trituré, désaccordé, inversé, sublimé, transformé dans les mains de ce démon noir. Les gauchistes américains ont déjà détourné le drapeau national en rendant au peuple le drapeau original, celui de la révolte contre l'Angleterre. Si vous vous étonnez de voir affiché par les « Radicaux » l'emblème américain regardez de plus près : treize étoiles, treize États menant au XVIII^e siècle la lutte contre l'impérialisme anglais.

Jimi Hendrix a fait la même chose avec *Stars Spangled Banner*, comme Aretha Franklin aux manifestations contre la convention démocrate de Chicago; sans les paroles bien sûr. Il a montré que l'air le plus connu de tous les Américains était aussi le plus susceptible de subversion, qu'on peut vider l'air qui résonne dans la tête de tout un chacun de son contenu impérialiste, que cet air n'appartient à personne, qu'aucun rythme n'appartient à la bourgeoisie.

Depuis la mort d'Otis Redding en 1968, la pop de libération noire se reconnaissait en Jimi Hendrix. Il maintenait une distance étonnante avec sa musique, sa voix torturée et lointaine ne daignait pas s'expliquer aux spectateurs; au contraire de tant d'autres

(Mick Jaegger y compris), Jimi Hendrix ne parlait pas plus qu'il ne chantait.

Janis Joplin petite fille rageuse, hurlant et pleurant (écoutez *Ball and Chain*), faisant de sa voix ce que Hendrix faisait avec sa guitare. « Cosmic Blues », dont l'orchestration toujours imposée par les grandes compagnies de disque ne cachait pas la violence, elle l'avait fait après sa rupture avec son premier groupe, « Big brother and the Holding Company ». Écoutez un peu la mélasse sucrée de Joan Baez, comparez aux hurlements de désespoir de Janis Joplin, et vous verrez que la révolte n'est pas réservée aux noirs.

C'est vraiment trop bête. Deux enfants du blues, ceux qui résumaient ce qu'il y a de plus chouette dans la pop ont défoncé la barrière.

Leurs morts ne sont pas plus exemplaires que celle d'un jeune homme qui se suicide par le feu parce qu'il a les cheveux longs. Elles ne sont pas plus exemplaires, mais elles visent et elles désignent ce contre quoi tous les vivants ont à se battre : l'étouffement d'un système qui ne laisse à la création que la possibilité de l'autodestruction.

Créer ou crever.

En France actuellement, tous les rapports entre révoltés et expression musicale se ramènent au choix : écouter des créateurs à gueule noire de préférence parce que ça culpabilise plus, ou s'exprimer en ti-ti-tititi-titititi-titi. C'est ça dont on veut sortir aujourd'hui, du cycle infernal, identification-pauvreté. Notre misère en matière de création musicale, on n'en sortira pas en recopiant la pop américaine, car la pop ça ne se recopie pas. Aux États-Unis, parler de pop a un sens : les jeunes créent autant d'orchestres qu'il y a d'universités ou de commu-

nautés. Ce qui est pop(ulaire) là-bas est élitaire ici. En Italie, la révolution se construit presque contre la pop (allez parler à un ouvrier de la Fiat de Jimi Hendrix). En Angleterre, la pop se construit comme un calmant contre-révolutionnaire (endormez-vous au son des Beatles). En France il y a un groupe de camarades qui ont fondé la Force de Libération et d'Intervention Pop. Ils essayent de prendre à bras-le-corps cette absence d'une musique pop française. Ils expliquent que la tactique des maisons de disques actuellement est de mettre en conserve les enregistrements des groupes pop français, car tout le monde sent que ça va venir, qu'il faudra être prêt à l'exploiter commercialement.

Une course de vitesse s'engage entre les révolutionnaires et les récupérateurs. On l'a vu à Wight : les jeunes Français marqués par Mai ne construiront pas une pop à l'anglaise, ils veulent une musique de lutte, pas de compensation. Le gouvernement a compris que toute fête pop en France est lourde d'explosions possibles : les réactions des flics au concert Sun Râ aux Halles l'ont démontré. Alors, dans la misère culturelle française, dans l'angoisse de mort qui règne, règne dans notre triste après-Mai, tout ce qui s'approchera d'une création pop authentique rendra une partie de l'espoir confisqué par les révolutionnaires professionnels. L'angoisse d'après-Mai, c'est qu'on a envie de créer, et pas simplement de remettre en question. Reste à savoir si les bourgeois iront plus vite que nous dans l'exploitation de ce désir.

Créer ou crever : à nous de choisir.

L'Idiot Liberté, n° 1, janvier 1971.

Ainsi se laisse remodeler dans la manipulation le nouveau corps en révolte. Aux débiles pacifistes de Woodstock répondent les tristes héros de Crumb et de Shelton. Le corps s'affale en un amas chevelu bouffeur d'ice-cream. Ou bien le jeune et riche Américain, attentif à sa santé, viveur sans grâce, sachant que le kif tue seulement les peuples sous-alimentés, compense les vitamines perdues dans un « voyage » sans périls ni hasards.

Début 1971, bourgeois et gauchistes se retrouvent au carrefour des « problèmes de la drogue ». Une loi, votée en janvier, autorise les perquisitions de nuit pour recherche de stupéfiants. « Tout » est le seul journal gauchiste important à aborder franchement la chose, non sans discussions internes d'ailleurs.

Transgressions multiples; ainsi est vécu cet article. Transgression de la nouvelle loi — elle interdit de faire l'apologie des stupéfiants; et le texte vaudra à Tout une inculpation. Transgression de la loi du savoir médical, seul habilité à parler drogue. Transgression de la loi non écrite des révolutionnaires : sujet à ne pas aborder, aussi fliqué que le « shit » lui-même.

Le plaisir du « joint » a donc un peu le goût de la transgression. Par là se reconstitue une autre loi à transgresser à l'intérieur de la nouvelle normalité. La drogue, concept mal joint, éclate entre les haschs inoffensifs et l'héro-poison. Se reconstitue du coup une nouvelle « drogue » : les blanches (héroïne, cocaïne, morphine, etc.). Et de nouveaux exclus, les junkies. Une piqûre et c'est fini : le mythe marche fort. Et de même que le Fhar à ses débuts rejettera les pédérastes et les travestis, extérieurs à la norme homosexuelle, de même les héroïnomanes n'auront pas droit au label libérateur...

« Drogue », comme « sexe », mots qui remplissent la bouche et vident la tête, stupides surnoms du désir. Il n'y a guère à dire sur le shit, guère de savoir sur la question, si ce n'est bien sûr du côté de la chimie et de la physiologie. Utilisateurs comme médecins pratiquent à ce propos une vague psychologie institutionnaliste; la seule chose sûre, en définitive, c'est que le shit dissout les nécessités du temps travailleur pour un corps en lequel croît un appétit ignorant des nocivités.

Discours rassurant des défonceurs : pour le hasch ou le kif, on invente des traditions populaires tiers-mondistes, des enracinements littéraires baudelairisants. Respectabilité à laquelle s'adjoint la justification suprême : c'est inoffensif, légalisons-le. Démarche qui est bien celle de cet article, avec sa facile opposition entre innocuité physique et nocivité sociale.

Restent aussi les véritables implications de groupe du phénomène : pas un mot, dans ce texte, sur le « Deal », l'achat et la vente des matières premières. La drogue arrive toute seule sur la table, comme la nourriture familiale. Car plus encore que le Junkie — et ça se recoupe — le Dealer fait partie du monde

des réprouvés de la fumette libératrice. Méprisé de faire commerce avec l'âme de la nouvelle culture, il représente la part du feu spontanément consentie dans la marge la plus instable de la jeunesse hallucinogène. Après tout, on le paye, remplaçant volontaire dans le tirage au sort de la guerre contre la douane, pour prendre les risques à la place des acheteurs.

Commerce décentré : il se constitue d'une multitude de circuits parallèles entre producteurs et consommateurs. N'importe qui peut un jour « en » rapporter un peu. Le système concentrico-hiérarchique propre aux drogues « dures » (grand trafiquant, revendeur, petit dealer, consommateur) est plus rare dans la circulation du shit, où la séparation des fonctions est moins nette.

Avec le dealer commence le tissu social d'une réelle marginalité, avec ses propres circuits, accrochés comme des coquillages parasites sous le vaisseau social, ralentissant sa marche.

STUPÉFIANTS : STUPÉFIANT!

Ces derniers temps, une opération en plusieurs moments s'est déroulée : on a commencé par le raffut autour de l'histoire de Bandol, on a continué par le vote, en douce d'ailleurs, de cette loi contre laquelle même des magistrats ont protesté; on a complété le tout par une série d'articles dans les grands journaux qui viennent à point nommé légitimer la loi. En particulier, quelques jours après le vote, le *Monde* passe une série de quatre articles intitulés : « La drogue : de l'angoisse à la servitude. » L'auteur : une certaine Escoffier-Lambiotte. Vous la connaissez déjà, c'est le Muldworf féminin du *Monde*, celle qui pourfendait l'avortement il y a quelques années. Elle a pris sa plus belle plume pour défendre l'Occident menacé par le raz de marée des hallucinogènes. Un hasard? mon œil; le *Monde* a fait sa publicité pendant plusieurs jours sur ces articles.

Ça commence par l'opération habituelle : La « drogue », ça va du haschisch à l'héroïne. Ça fait des années que les médecins libéraux un peu plus honnêtes que leurs confrères, se battent pour qu'on cesse de recouvrir avec ce terme parfaitement idéologique tout et n'importe quoi. Escoffier-Lambiotte n'a pas de

ces délicatesses. Le seul problème de ses articles est l'explication et la justification de la répression. Réprimer quoi? elle ne sait même pas très bien. Réprimer les déviances, les comportements « anormaux », en leur trouvant un dénominateur matériel, la « drogue ». Une fois qu'on a fait admettre le phénomène drogue en tant qu'essentiellement réprimable, on peut se permettre — et elle se le permet, à la fin de son texte — de dire : « Est-ce la faute de la société ou bien celle des jeunes? » ceci ne servant qu'à faire admettre qu'il y a nécessairement faute.

Des médecins américains ont lancé un appel pour la légalisation de la marijuana. « Une démagogie ignorante », titre Lambiotte...

Et Escoffier de ricaner sur le prix Nobel anglais Francis Crick qui a démontré le caractère inoffensif de la marijuana!

Voici les troubles dus à la marijuana selon la même escoffière : « Altération de la mémoire. » Mémoire de quoi? Si c'est pour se rappeler l'heure du boulot... De toute façon, si on oublie certaines choses après avoir fumé de la marijuana, tout le monde sait que ça ne dure que quelques heures. Que dira-t-on de ce qui se passe après les cuites bien à la française! Mais pour Lambiotte, la mémoire est un machin qui fonctionne tout à fait indifféremment de ce dont on a à se souvenir.

« Altération du jugement. » C'est quoi, une altération du jugement? C'est quand on ne pense pas comme toi?

« A doses élevées, exacerbation des perceptions sensorielles » ; « tous ces troubles »... Pourquoi est-ce un trouble? *A priori*, ça pourrait plutôt être un bien, non, « l'exacerbation des perceptions sensorielles »?

Tout est comme ça. Dans le tableau qu'elle reproduit (*le Monde* du 13 janvier 1971), on lit à « danger », en face des différentes « drogues » :

— Chanvre indien : « Troubles du jugement, perception faussée, psychose aiguë. »

— Opium : « Esclavage physiologique, troubles sexuels, déchéance physique et intellectuelle. »

Voilà qui est net, précis et scientifique. « Troubles sexuels », et ta sexualité à toi, eh! patate?

« Déchéance physique et intellectuelle », par rapport à qui, par rapport à quoi?

Attention, on n'a pas dit que tout ce qu'elle range sous le nom de « drogue » est inoffensif. Et pour cause : son tableau va de l'opium à l'essence, en passant par l'héroïne, le L.S.D., les barbituriques, les somnifères, l'éther, le toluène!

Alors, tableau pour tableau, voici le nôtre :

Nom	Usage scientifique	Dangers
Ricard	Aucun	Renfouement du P.C.F.
D.D.T.	Divers	A haute dose génocide (Vietnam) A la petite cuillère, psychose aiguë
Laine de verre	Parfois	Absorbée en boulettes, donne la diarrhée
Goudron ...	Régulateur de la population migrante	En injection mauvais pour la circulation
T.N.T.	Boum	Déchance immédiate et totale, mort subite
Gaz d'échappement ...	Expériences sur les rats	Respiré à haute dose, brûlures des poumons
Télévision ..	Aucun	Abrutissement, dépendance, troubles du jugement
Tiercé	Aucun	Bouffées délirantes à proximité des arrivées

Abus de pouvoir.

Le scandale est que des médecins légifèrent sur notre sexualité ou sur ce qu'ils appellent la « drogue ».

On ne reconnaît aucune capacité aux Muldworf et aux Lambette-Escoffior à le faire. Leur seul critère, la seule base de leur raisonnement, c'est la classification du « normal » et de « l'anormal », de l'insolite et de l'habituel, de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas. Tout le reste de leur discours n'est que la sauce idéologique destinée à présenter sous un jour scientifique la loi de la société.

Remarquez bien, c'est plutôt rassurant de savoir qu'il y a 300 millions de gens pour lesquels c'est aussi naturel qu'une cigarette. Mais perpétuellement en croisade, Escoffier-Lambiotte se refuse à laisser les Arabes et autres fumer en paix. Elle veut légiférer là-bas aussi. Ils ne le savent pas, mais c'est mauvais pour eux, ça. Ils le font depuis des millénaires, c'est une des bases de la société, leur façon de se rencontrer, de se parler. Mais ils ne savent pas que leur jugement est faussé! Redressons, redressons, que diable!

Et, pour les jeunes Européens, pas de pitié. Passe encore pour des populations « misérables » (le monde est fait de la coexistence de misérables et de très riches, sans qu'on puisse faire le moindre rapprochement entre les deux phénomènes); mais, pour les fils de l'abondance!

Il y avait dans *Charlie-Hebdo* de début janvier une lettre assez intéressante qui découvrait ce qu'est l'usage social du kif au Maroc. Comment les mecs rigolent devant les annonces officielles qui dénoncent les méfaits du kif (dont le commerce ne rapporte rien à l'État). Comment dans la sociabilité populaire, ça fait partie des rapports amicaux entre les gens.

Le type qui l'avait écrite avait un point de vue un peu naïvement naturaliste : il pensait qu'était bon ce que Dieu nous donne, les plantes, le haschisch, le kif, la marijuana, et mauvais ce qui est synthétique (l'héroïne ou le L.S.D.). En fait, ça n'est pas le problème.

De la drogue et des drogues.

D'abord, la « drogue », ça n'est pas une catégorie pharmaceutique, mais un besoin social.

Pour simplifier, disons qu'il est vrai que kif, marijuana ou haschisch sont à peu près inoffensifs sur le plan physiologique. Aussi inoffensifs que le tabac, en tout cas. Sans doute, à petites doses, plus inoffensifs que bien des produits : le rapport des médecins américains au Congrès précise qu'il n'a pas été possible de trouver la dose mortelle, qu'elle ne semble pas exister.

L'héroïne est un poison, mais, selon certains, le vin contiendrait les mêmes principes nocifs, à beaucoup plus faible dose il est vrai.

Le L.S.D. est une expérience difficile, que les jeunes Américains ont faite sur une échelle de masse; qu'il convient de manier avec précaution.

Principalement d'ailleurs parce que la production de L.S.D., dans les conditions de répression et d'amateurisme actuelles, est mélangée d'amphétamines, voire de strychnine, produits éminemment toxiques.

Mais on ne revendique pas le caractère socialement inoffensif du haschisch ou de la marijuana. Au contraire, on pense qu'elles sont dangereuses pour nos sociétés, dissolvantes pour les têtes. Par contre, socialement, l'héroïne est sans danger : depuis des dizaines d'années, les trafiquants la fabriquent à Marseille sous l'œil complaisant des flics.

Oui, les flics utilisent l'héroïne comme moyen de pression; les bourgeois en pratiquant systématiquement l'amalgame entre héroïne et haschisch, amènent ceux qui ne trouvent plus l'un à l'autre.

Le consommateur d'héroïne, d'abord, c'est un consommateur, il le fait en général seul. Ça n'incite ni

à parler, ni à bouger. A se retirer dans son coin, plutôt. Et puis, ça ne change pas grand-chose dans la tête : c'est une sorte de calmant dangereux. Ça fait oublier ; ça donne chaud ; enfin ça crée la dépendance, la vraie. Les trafiquants d'héroïne, c'est la haute pègre — ancienne. Car les bourgeois avaient leurs héroïnomanes depuis longtemps.

C'est vrai qu'il y en a plus chez les jeunes, ces temps-ci. C'est vrai que ça n'est pas obligé, de passer du haschisch à l'héroïne, mais que ça arrive. Les jeunes Américains, à Berkeley, proposaient — et ont commencé — de soigner les héroïnomanes en leur permettant d'utiliser des drogues de remplacement, inoffensives : la méthadone par exemple ¹.

Escoffier-Lambiotte trouve ça scandaleux, car ça revient à changer une drogue pour une autre. Vive l'ancienne méthode, comme avec les fous : ligotez-les sur leur lit jusqu'à ce que ça leur passe ou qu'ils en crèvent.

Le haschisch, le kif, la marijuana, ça ne se fume pas seul : les jeunes Américains, les Arabes, ils en font un usage social collectif. Un cercle où l'on discute plus librement.

Transgression...

Escoffier nage en pleine régression, l'obscurantisme est à l'ordre du jour. La « dépendance » à l'égard des drogues peut être « physique ou psychologique ». C'est-à-dire : si vous fumez de temps à autre du haschisch parce que vous en avez envie, vous êtes « dépendants » au même titre que l'héroïno-

1. On le disait, en 71, de la méthadone. Il paraît que c'est faux ; ce qui ne signifie pas que la médecine ne puisse progresser dans cette voie (note de 1974).

mane qui se pique deux fois par jour pour ne pas crever. Et allez donc !

Autre genre de précision « scientifique » : « Il y a 30 millions d'alcooliques, mais 300 millions de fumeurs de chanvre et 400 millions de fumeurs d'opium. »

Curieux, non ? Voici pourquoi : est « alcoolique » celui qui s'est complètement démoli et qui boit sans arrêt. Est « drogué » celui qui fume du haschisch une fois de temps à autre comme on boit un verre de vin.

Le L.S.D. aussi, ça ne se prend jamais seul. Les jeunes Américains le considèrent un peu comme une « épreuve de vérité » : on raconte tout ce qu'on a sur la patate. Des choses qu'on refoulait apparaissent. D'ailleurs les médecins l'utilisent, le L.S.D., justement pour ça. Seulement regarder, savoir ce qu'il y a sous les crânes, même d'un point de vue « scientifique », la bourgeoisie le refoule de plus en plus. C'est l'inconnu, le règne du relatif : à une époque de décomposition idéologique, c'est mauvais pour eux.

Alors, la « drogue » ? Non.

Tout sépare l'héroïnomanes de cinquante berges, rondouillard et plein de pèze, qui se fait sa piquouze en cachette, et les jeunes réunis pour discuter et fumer. Toute une culture, toute une conception de la vie, tout un rapport au collectif, tout un sens de la transgression des tabous. En particulier, c'est vrai que celui qui fume trouve encore plus con d'aller travailler ensuite (« jugement faussé »).

Si les jeunes fument et si la plupart du temps après avoir fumé ils n'ont rien envie de faire, c'est que la principale liberté qu'ils peuvent arracher au système, au moins subjectivement, c'est de ne rien faire. Dans une société fondée sur le respect du travail, c'est une transgression. Non, la défonce ne rend ni plus intelligent ni plus bête. Tout dépend comment ça se passe. Le « drogué » typique qui intègre la

répression ne peut dépasser le stade de la passivité. Il accepte l'image du drogué. Mais on peut très bien parler et agir sous hallucinogènes. Différemment. C'est tout. Une nouvelle dimension de tout ce qu'on fait apparaît. La défonce mène à la décadence l'armée américaine au Vietnam, alors qu'elle est présente au cœur de la lutte victorieuse des maquisards laotiens ou autres. Les jeunes Américains qui fument n'en ont pas honte. Ils ne se cachent pas, quand du moins il n'y a pas de flics. Il a suffi de voir un festival pop. Cette transgression est collective.

Qu'est-ce que ça transgresse ?

Plus que la loi en tant que telle (les flics), ça transgresse l'interdit qui pèse sur tout dépassement du « moi » que nous impose la société. On n'a pas le droit de savoir ce qui se passerait dans nos têtes si certaines barrières tombaient. Tout ce qui n'est pas apparent (au sens social du terme, « normal ») est interdit : c'est vrai que l'effet — au moins ce qu'on croit être l'effet — du haschisch, c'est de « ne plus savoir ce qu'on fait ». Ce qui ne veut pas dire qu'on fait n'importe quoi ! Et imaginez qu'on découvre un sens à ce n'importe quoi !

On ne peut pas impunément avoir deux comportements dans la tête : quand on délire sous l'effet du hasch et qu'on recommence de temps à autre, c'est bien qu'on a envie de prendre un recul par rapport au « normal », et quand on prend trop de recul, on devient fou. Libération de fantasmes, des 90 pour 100 non utilisés du cerveau ? Difficile à dire. En tout cas, c'est ainsi que le vivent les jeunes.

Alors, deux mots sur la conception policière de la drogue : ceux qui pensent que la bourgeoisie a intérêt à son développement, voire le favorise. Outre que c'est faux dans les faits (voir toute la manipulation du « comité antidroque » fondé par le fils de Boulin, ministre de la Santé, ou le rôle idéologique

de la lutte antidroque à l'U.D.R., tous les députés unis par la peur du haschisch), ça a l'inconvénient de mettre révolutionnaires et bourgeois sur le même plan face au phénomène. La bourgeoisie dit : « Ils se droguent parce que la société ne leur donne pas leur place », les militants ajoutent : « Parce qu'ils n'ont pas trouvé leur rôle dans la Révolution. » Dans les deux cas, c'est conçu comme un comportement déviant par rapport à la place normale. Comme si le contenu de la révolution était d'abord l'exclusion de tout ce qui n'est pas déjà proclamé révolutionnaire. Moi, ça ne me va guère. La défonce n'est pas notre révolution, mais la révolution n'est pas non plus notre défonce, au sens où faire la révolution « supprimerait » la défonce, la remplacerait comme elle remplacerait l'ensemble des phénomènes de la vie. La révolution n'est pas ce qui permet de remplacer la vie.

... et reconnaissance.

D'abord, la bourgeoisie crève de trouille face à la « drogue », parce qu'elle pense, mécaniquement, au phénomène américain, des millions de jeunes soudés ensemble, unifiés, par une commune transgression. Elle pense que si les jeunes se défoncent, ils quitteront par millions le travail et les cadres sociaux comme aux U.S.A. Ça ne veut pas dire que parce qu'elle a peur, les autres ont raison ; pour simplifier, il est vrai que l'apparition massive du haschisch en France est un phénomène double : d'une part, un certain nombre de militants, gens pour lesquels la révolution était une activité quotidienne, fuient devant le Mai impossible. Mais il est plus important de constater que, pour beaucoup de jeunes, principalement pour ceux qui ont juste entrevu Mai, pour ceux qui sont

isolés dans leur province (voir le nombre d'arrestations pour drogue dans les patelins perdus), la découverte du hasch est d'abord un moyen de se rencontrer, de se souder. Une traduction du désir d'immédiateté, de changer tout de suite, une prolongation de ce qu'entrouvrit Mai, vers l'intérieur. Même pour les militants : ils le vivent souvent, mais peut-être est-ce une rationalisation après coup, comme un moyen de mieux connaître l'ennemi qui est en chacun de nous. Les jeunes ouvriers qui ont découvert le kif au contact des travailleurs immigrés refusent un mode de vie où ils étaient classés comme Occidentaux. Ils ont choisi ce qu'on leur présentait comme le plus dévalorisé, comme ce qui appartient à une « civilisation inférieure ». Ils manifestent par là même la distance qu'ils prennent à l'égard du mode de vie bourgeois. Alors, s'il y a fuite pour quelques-uns, il y a aussi découverte d'autre chose pour beaucoup. On ne peut expliquer aux jeunes sans rougir : « Réprimez votre désir de vous défoncer le système au nom du révolutionnaire que vous pourriez être. »

Tout, n° 8, février 1971.

En décembre 1971, Pompidou prononce un important discours à la gloire des familles françaises. Pour une fois, au-delà des vicissitudes de la politique quotidienne, le président tente de pallier le vide idéologique propre au système. Nous aussi, affirme-t-il, nous avons une pensée politique à long terme, une conception de l'homme; contre la déshumanisation, le règne de la machine, la montée des violences, la famille reste le pivot immuable de la solidarité humaine : elle satisfait pleinement les besoins qu'exprime à sa façon le phénomène pop, le « désir de s'agréger ».

Habile tentative, sans lendemain : refourguer au nouvel humanisme pop les valeurs familiales, et il est vrai que « Woodstock Nation » est sensible au virus papa-maman. Un Louis XVIII prêt à accueillir de nouveaux romantiques. En fait, le règne ventru ne saura rien tirer de la contagion communautaire. Les deux civilisations resteront face à face — on n'est pas des Hollandais, tout de même.

« Tout », seul dans la presse de son genre, se lance dans la croisade antifamiliale, placée au nombre des tâches de destruction. « Familles, je vous hais », la déclamation donne alors d'autant plus d'importance à l'adversaire que les communes formées dans le même

temps restaient largement familialistes. Par-delà l'entité « familles », démarre l'exploration d'un autre corps que celui façonné par Œdipe.

Quand se dissiperont les fumées de la lutte contre la famille, on trouvera le sexe enfin dressé.

POMPIDOU, NOUS NE SERONS PAS TES FAMILLES!

Le Monde trouve que Pompidou met une note humaine à la tête de l'État. Ben voyons! Les valeurs s'écroulent : on reprend dans le vieux registre, on tente désespérément d'insuffler un peu d'âme à la société bloquée.

Pompidou tient de Guizot (Louis-Philippe, rappelez-vous) et de Malraux. Il a bien compris qu'on en a tous assez d'être isolés, assez d'une civilisation qui met tous les rapports entre personnes sous le signe de l'argent et de la concurrence, assez d'être seul dans des bagnoles, des compartiments, des H.L.M., face aux télé. Ça va tellement mal qu'on ne peut plus le cacher à personne : ça déshumanise si fort tout autour de nous qu'on en rajoute encore et encore sur le vernis d'une façade qui craque.

Pompidou a Léonard Cohen et Joan Baez sur sa pile de disques. Il comprend que tous, dévoyés, fanatiques du pop, sont poussés par ce grand et vieil instinct à « s'agréger » (c'est le style du président). Alors, vive la confusion!

A défaut de nouveaux gadgets idéologiques, même provisoires, on cherche à retrouver la « nature » dans ce qu'il y a de plus sclérosé dans la société bourgeoise; on tentera d'y canaliser l'immense besoin de paternité, de communication et de responsabilité

créatrice : pour ça, on va commencer par convaincre les gens qui ne redressaient pas d'eux-mêmes la barre en octroyant quelques nouvelles primes à la démographie active.

Le retour de Pétain.

Le vieux mot d'ordre pétainiste : Travail, Famille, Patrie, reste le fond de la pensée bourgeoise. La famille « est la mieux placée pour résister aux ébranlements, parce qu'elle est fondée sur la nature, sur la loi de l'espèce » (Pompidou).

Et il n'y a pas que Pompidou pour défendre ces idées. A « gauche », la C.G.T., l'Union des femmes françaises, répondent au discours présidentiel : les familles françaises, c'est nous ¹. Voyez Muldworf, idéologue du P.C.F. en la matière, reprendre contact avec la « famille naturelle ». Ils sont sans doute même plus sincères. Pompidou se pose en défenseur de la famille. Plutôt drôle, non? Marchais fait plus vrai comme père de famille.

Vous savez ce qu'est une famille, papa Pompidou? Vous savez ce que c'est pour les gosses de subir les parents, leur inquisition, ce que c'est de rentrer en retard avec un carnet de notes quand on a douze ans? Vous savez ce que c'est pour une femme de passer ses journées entre la cuisine et le linge à laver? Vous savez ce que c'est qu'un dîner familial où le père lit le journal, la mère sert les gosses qui bouffent le plus vite possible pour s'échapper?

« Chacun y trouve la possibilité d'être à la fois lui-même et partie d'un ensemble. » Tu parles! « Il

1. « Les familles vivent de bonne soupe et non de beau langage »... répond en citant Molière, l'*Huma* à Pompidou (l'*Humanité*, 7 décembre 1970).

sait que les ressources sont mises en commun et réparties en fonction des besoins de chacun... » Et les gosses à la campagne, qu'on fait travailler comme des bêtes, véritable prolétariat des familles agricoles? Et la vente des gosses aux usines?

Et puis quand on a seize ans et envie de baiser, on met quoi en commun avec sa famille? On se cache...

Ah, si on pouvait châtrer ses enfants pendant dix ans! Vous savez qu'il y a des familles où on se bat tous les soirs? Que la plupart des familles, c'est l'enfer quotidien, le père qui engueule ses gosses faute de pouvoir engueuler son chef; et vous voulez rétablir l'autorité parentale; ou plutôt que les gosses apprennent à obéir, hein? c'est bien ça? Que les femmes apprennent à rester à leur place? Que les hommes vivent en écrasant leurs proches, pour se venger qu'on les écrase ailleurs?

Tous des frères.

Oui, on a soif de compréhension, de solidarité, comme vous dites. Mais cette soif-là, c'est contre nos familles qu'on la ressent, celles de la routine quotidienne, celles de « normale collective », des contraintes ou de la fierté chauvine, celles qui ont écrasé nos rêves d'enfants ou censuré nos idées d'adolescents.

On ne veut pas mettre l'oppression en commun, on veut mettre la liberté. La liberté de disposer de nos corps et de nos esprits, sans dévotion ou reconnaissance obligatoires, on ne veut plus naître propriétés privées.

Un foyer, oui on en veut, être ensemble aussi. Votre famille sent le renfermé pour ceux qui n'ont pas les moyens de se payer des fenêtres sur la vie; elle en

crève déjà et ne résiste pas à l'édification de nouveaux rapports sociaux même embryonnaires, même au sein de la société capitaliste pourrissante.

Une famille de plusieurs millions.

Vos familles s'écroulent, et comme dirait un grand barbu, « ne nous accusez pas de les avoir détruites, c'est vous-mêmes, c'est votre système individualiste fondé sur la concurrence et la propriété privée qui les a détruites ».

Vous avez besoin de millions de beaux bébés parce qu'une solide production et une solide consommation, ça vaut mieux que deux « tu l'auras » (mais on laisse ça à l'ignoble Debré, la démographie). Vous n'y croyez plus, à la famille, mais vous savez que ça peut encore tenir les gens.

Une France de 100 millions de Français, projet cher à de Gaulle. Cent millions à exploiter et à gruger dans la « consommation », quel bond dans le profit, et puis, quelle solidité! Et ça permettrait de moins voir ces lamentables immigrés, plus besoin d'importation. Une voie de garage en or pour le besoin d'amour : idéologiquement et matériellement, encore plus de familles, ça peut faire moins de flics, c'est-à-dire faites rentrer la censure chez vous, plus tendre et même parfois plus chaleureuse : « Je peux quand même pas faire ça à maman... » On tient les citoyens, les voilà qui tiendront bien leurs enfants, c'est leur boulot, maîtres après Dieu, ils en seraient fiers...

Comptez là-dessus, comptez sur nous...

Pompidou est vieux, ses familles ne nous ont appris qu'une seule chose, la révolte!

Nous avons trouvé l'espoir *contre* elles.

Même s'il n'est pas si facile d'en sortir, quand on

est isolé. Nous n'essaierons plus de faire mieux que nos parents; et pourtant, nous savons déjà que nous aimerons plus que vous *notre prochaine famille*; elle aura 50 millions de personnes pour commencer.

Tout, n° 5, décembre 1970.

sonnelle, les statuts nouveaux se figent dans la morne affirmation de catégories bien campées sur leurs autonomies séparées : les pédés, les femmes. Ignorés, les surgissements inclassés, sans droits dans des « mouvements de libération » utilisateurs de psychologie libérale : les travestis ne sont guère au Fhar, encore moins au M.L.F.

Surtout, crispés sur la thèse que « notre corps nous appartient », on laisse échapper une rupture lourde de conséquences avec le discours sur le sexe ; rupture déjà présente chez Sade-Fourier (le Nouveau Monde Amoureux) : l'évidence du caractère non anthropomorphique de la sexualité. En revendiquant l'assignation du sexe à la personne libre et consciente, on perpétue la vieille tromperie. Notre corps, nous appartenir — quelle tristesse ! Le corps de chacun « appartient à tous ceux qui veulent en jouir » serait déjà une formulation plus satisfaisante.

Dangers d'une idéologie sexuelle à peine sortie des limbes personalistes : le Fhar ignore les pédérastes amateurs d'enfants, gêneurs puisqu'ils vivent leurs passions au-delà de la question truquée du « consentement » enfantin. Drapés dans la nouvelle libération sexuelle, les lycéens, troupes toutes trouvées du front inauguré, s'enorgueillissent de leur libre arbitre factice, qui les pousse à vivre entre eux leurs « goûts spontanés ». Le refus du désir hétérodoxe, celui de l'adulte envers l'enfant, pour prendre un exemple foncièrement transversal, peut se référer à la prétendue « liberté du choix¹ ». L'enfer des enfermements catégoriels est pavé de bonnes intentions libérantes.

Heureusement, sauf quelques « sexologues » à mine de curés, personne ne saisira en France la perche de la réintégration dans la morale dominante.

1. Voir sur ce thème *Émile pervers*, de R. Schérer, éd. R. Laffont, 1974.

NOTRE CORPS NOUS APPARTIENT

Ce dont ce numéro est le témoin, c'est ce qu'on appelle de façon méprisante, honteuse ou médicale les questions sexuelles. Mais ces questions-là, qui sont celles que notre corps pose quotidiennement, ne sont-elles pas au centre de la vie ?

Les révolutionnaires qui refusent de reconnaître ce fait, d'en voir les implications, et leur actualité, ont la même attitude que ceux qui au moment de l'affaire Dreyfus, prétendaient représenter la classe ouvrière et la révolution et affirmaient que « c'était une affaire pour les bourgeois qui n'intéressait pas le prolétariat ».

Alors, les pédés, et les gouines, les femmes, les emprisonnés, les avortées, les asociaux, les fous...

On a pas parlé à leur place, ils ont pris la parole... et sur la base de leur désir et de leur oppression, ils exigent de pouvoir faire ce qu'ils veulent de leur corps.

Cette exigence d'exprimer librement ses désirs, d'exister tel qu'on est, c'est le Mouvement des femmes pour leur libération qui l'a traduit le premier de façon consciente ; et cette apparition a fait une brèche dans notre attitude, notre compréhension, et nos capacités à faire la révolution. Elles ont montré l'étendue de leur oppression sur tous les aspects de la vie, et partant, toutes les possibilités de subversion. Une

campagne comme celle de l'avortement attaque l'ensemble de la bourgeoisie sur sa conception de la vie, et en même temps, c'est une bataille concrète contre les lois et le pouvoir. Cette campagne aussi nous montre les limites des gens de gauche, ils acceptent la bataille contre les lois, mais finalement c'est pour eux un moyen de rétablir l'harmonie au sein du couple ou de la famille, sérieusement ébranlée ces temps-ci, et de masquer cette exigence qui émerge déjà de façon massive :

Libre disposition de notre corps.

Depuis notre enfance, on nous fait honte de notre corps. On nous empêche de nous branler d'abord, sous des prétextes médicaux farfelus, on nous empêche de mettre les coudes à table, on nous oblige à n'être jamais à poil. On nous fait honte de notre corps, parce qu'il traduit nos désirs, même quand nous n'osons pas les dire. On nous dit : soumettez-vous dans votre chair, portez des cravates, des slips et des soutiens-gorge, faites le salut militaire, ne vous étendez pas sur les pelouses, ne vous asseyez pas dans le bureau de votre chef, restez assis en classe...

Tout, n° 12, avril 1971

Le numéro 12 de « Tout » contient deux appels qui rendent public le F.H.A.R.

ADRESSE A CEUX
QUI SE CROIENT « NORMAUX »

Vous ne vous sentez pas oppresseurs. Vous baisez comme tout le monde, ça n'est pas votre faute s'il y a des malades ou des criminels. Vous n'y pouvez rien, dites-vous, si vous êtes tolérants. Votre société — car si vous baisez comme tout le monde, c'est bien la vôtre — nous a traité comme un fléau social pour l'État, l'objet de mépris pour les hommes véritables, sujet d'effroi pour les mères de famille. Les mêmes mots qui servent à nous désigner sont vos pires insultes.

Avez-vous jamais pensé à ce que nous ressentons, quand vous mettez à la suite ces mots : « Salaud, ordure, tapette, pédé » ? Quand vous dites à une fille : « Sale gouine » ?

Vous protégez vos filles et vos fils de notre présence comme si nous étions des pestiférés.

Vous êtes individuellement responsable de l'ignoble mutilation que vous nous avez fait subir en nous reprochant notre désir.

Vous qui voulez la révolution, vous avez voulu nous imposer votre répression. Vous combattiez pour les Noirs et vous traitiez les flics d'enculés, comme s'il n'existait pas de pire injure.

Vous, adoreurs du prolétariat, avez encouragé

de toutes vos forces le maintien de l'image virile de l'ouvrier, vous avez dit que la révolution serait le fait d'un prolétariat mâle et bourru, à grosse voix, baraqué et roulant des épaules.

Savez-vous ce que c'est, pour un jeune ouvrier, que d'être homosexuel en cachette? Savez-vous, vous qui croyez à la vertu formatrice de l'usine, ce que subit celui que ses copains d'atelier traitent de pédale?

Nous le savons, nous, parce que nous nous connaissons entre nous, parce que nous seuls, nous pouvons le savoir. Nous sommes avec les femmes le tapis moral sur lequel vous essayez votre conscience.

Nous disons ici que nous en avons assez, que vous ne nous casserez plus la gueule, parce que nous nous défendrons, que nous pourchasserons votre racisme contre nous jusque dans le langage.

Nous disons plus : nous ne nous contenterons pas de nous défendre, nous allons attaquer.

Nous ne sommes pas contre les « normaux », mais contre la société « normale ». Vous demandez : « Que pouvons-nous faire pour vous? » Vous ne pouvez rien faire pour nous tant que vous resterez chacun le représentant de la société normale, tant que vous vous refuserez à voir tous les désirs secrets que vous avez refoulés.

Vous ne pouvez rien pour nous tant que vous ne faites rien pour vous-mêmes.

Avril 1971.

Ibidem.

ADRESSE A CEUX QUI SONT COMME NOUS

Vous n'osez pas le dire, vous n'osez peut-être pas vous le dire.

Nous étions comme vous il y a quelques mois.

Notre Front sera ce que vous et nous en ferons. Nous voulons détruire la famille et cette société parce qu'elles nous ont toujours opprimés. Pour nous, l'homosexualité n'est pas un moyen d'abattre la société, elle est d'abord notre situation et la société nous contraint à la combattre.

Nous ne faisons pas de distinction entre nous. Nous savons que hommes et femmes homosexuels vivent une oppression différente. Les hommes trahissent la société mâle, les femmes homosexuelles sont aussi opprimées comme femmes.

Les hommes homosexuels bénéficient comme hommes d'avantages que les femmes n'ont pas. Mais l'homosexualité féminine est peut-être moins scandaleuse pour les hommes, qui l'ont utilisée comme un spectacle.

Les contradictions qui existent entre nous, nous devons les poser.

Nous voulons savoir comment notre alliance avec le Mouvement de libération des femmes peut se faire sans soumission à l'idéologie hétérosexuelle.

Nous avons besoin de vous pour le savoir.

La répression existe à tous les niveaux. Le bourrage de crâne de la propagande hétéro, on le subit depuis l'enfance. Elle a pour but d'extirper notre sexualité et de nous réintégrer dans le bercail *naturel* de la sacro-sainte famille, berceau de la chair à canon et de la plus-value capitaliste et stalino-socialiste.

On continue à vivre cette répression quotidienne en risquant le fichage, la prison, la proscription, les insultes, les casse-gueules, les sourires narquois, les regards commiséreux. Nous revendiquons notre statut de fléau social jusqu'à la destruction complète de tout impérialisme.

A bas la société fric des hétéro-flics!

A bas la sexualité réduite à la famille procréatrice et aux rôles actifs-passifs!

Arrêtons de raser les murs!

Pour des groupes d'auto-défense qui s'opposeront par la force au racisme sexuel des hétéro-flics.

Pour un front homosexuel qui aura pour tâche de prendre d'assaut et de détruire la « normalité sexuelle fasciste ».

Avril 1971.

Ibidem.

Un individu raye le disque militant à l'aide de quelques trucs psychologiques. Cet individu-là, ce pédé, poussant d'un geste involontaire un commutateur caché, a mis en marche une scie à découper autrement le réel : faire la folle parmi les militants, ou militer dans une boîte de folles en sont les premiers effets.

Des homosexuels refusent le jeu des origines (d'où vient votre mal?) auquel veut les contraindre la psychanalyse de masse, celle des assistantes sociales. S'ils ne sont pas des résultats, quelque chose nous dit que le désir est orphelin. Un refus de remonter aux causes, aux débuts, à la querelle éternelle et glacée du « à qui c'est la faute? »

On ne sait pas d'où ça vient, et ça n'intéresse plus de le savoir, mais on sait bien, trop bien, qui on est. Et dans cette histoire de distribution de tracts pédés, chez qui parle la voix chaude et troublante du désir cher à Genet, chez ce prêcheur d'homosexualité libérée, ou chez ce jeune prolo dont la bite était sans doute belle?

Connerie de la fierté d'en être, qui laisse échapper la chance de prendre au mot, au pied de la lettre, une phrase en forme d'érection.

Et pour quoi? pour conforter une « conception du

dès son apparition il crée les conditions d'une nouvelle compréhension de ce qu'on appelle les luttes. Le champ politique se sexualise, ou, plutôt, l'union pour la lutte des gens concernés par la même situation « privée » devient possible. On est femme avant d'être trotskyste ou maoïste, pourquoi pas pédé ? C'était la vie privée, donc privée de sens politique, ça devient un combat. Les signes s'inversent : dans le privé les pédés haïssent les femmes. Dans la lutte, ils se retrouvent côte à côte. D'ailleurs les femmes prennent aussi l'initiative [sur la question homosexuelle. Il existait un club homosexuel en France, feutré et discret : Arcadie. Les femmes qui y étaient se regroupent en liaison avec le M.L.F. : elles imitent les pédés, et en mars 71 le groupe en question se manifeste successivement à la Mutualité, en attaquant un meeting contre l'avortement, en sabotant une émission de Méné Grégoire sur l'homosexualité. Le mot « hétérofflic » apparaît. Puis c'est le numéro 12 de *Tout* qui paraît au moment du débat de l'*Observateur* sur l'avortement auquel pédés et femmes participent activement. Ce sont les gouines qui ont commencé : la majorité du M.L.F. est d'ailleurs réticente, voire franchement critique à l'égard de cet avorton dernier venu, le Fhar, qui copie le fonctionnement du M.L.F. (assemblée générale hebdomadaire aux Beaux-Arts), en mime le style (chansons, week-end ensemble, amour entre nous, guerre aux phallocrates). Même le numéro 12 de *Tout* contient un manifeste de 343 salopes qui se sont fait enculer par les Arabes...

Une nouvelle logique politique apparaît : des rapports entre pédés et femmes avaient été jusque-là marqués par les culpabilisations qu'entraîne une conception du désir fondée sur le manque et la castration. Les uns et les autres découvrent qu'au fond la castration on s'en fout, qu'on peut jouir sans

obéir ni transgresser la loi du phallus. Et puis, qu'il y a des cibles communes : la famille hétérosexuelle reproductrice, etc. On se retrouve pour dénoncer ce rôle. Côté M.L.F., on s'habitue à retrouver les pédés dans chaque manif. Ça paraît tout naturel. Au fond, on ne sait pas très bien pourquoi sinon qu'en principe « ce ne sont pas des hommes comme les autres » puisqu'on a le même ennemi : le phallocratisme, les rouleurs de mécanique qui cassent la gueule aux pédés et sifflent les nanas. En caricaturant, on peut dire que les femmes du M.L.F. étaient les vrais Jules du Fhar, politiquement parlant. La plupart des initiatives venaient d'elles.

Face au petit monde gauchiste, les pédés continuaient à jouir de la position enviable — et enviée — d'être les seuls hommes à discuter avec les femmes du M.L.F. Position qu'il importait de sauvegarder. A l'inverse, les femmes montraient avec des pédés leur capacité à parler à des hommes ou du moins à des gens déclarés physiologiquement tels. Cohabitant dans la préparation des actions, dans les discussions en petits groupes, certains pédés et certaines femmes finirent par se faire d'authentiques déclarations d'amour, toutes platoniques d'ailleurs. L'affreux rapport de pénétration étant exclu de part et d'autre, et comme on n'avait pas trouvé — on ne l'a toujours pas trouvé d'ailleurs — comment vivre nos relations, on en est venu à confondre la complicité à l'égard d'un même adversaire et un véritable rapport libidinal.

Le Fhar a toujours gardé un côté irresponsable ; une incapacité à penser stratégie. Pas le M.L.F. Les femmes, la moitié de l'humanité, une communauté réelle, ce n'est guère comparable au mouvement brownien de quelques centaines de pédés. Le M.L.F. pèse lourd face au Fhar. Pour les femmes, les pédés parlent beaucoup de sexe et peu d'amour. Ce sont

des obsédés sexuels, leurs fantasmes tournent autour du sordide ou de l'abject, de la pissotière ou des bosquets des Tuileries.

Les femmes, au contraire, tendaient haut la bannière du véritable amour, de la chaleur affective, des vastes et profonds sentiments dont elles constataient l'absence dans le monde des hommes. Les femmes se battaient au nom de l'amour, les pédés au nom du sexe. Mille fois le débat revint, et notamment lors du dernier week-end que quelques copains du Fhar et quelques copines du M.L.F. ont passé ensemble. « Vos histoires d'enculage, c'est du sado-masochisme, nous on veut l'amour. Remontez au-dessus de la braguette », disent-elles. A quoi les pédés répondent : « Mais c'est tout ce qu'on a voulu nous obliger à faire, depuis toujours; sublimer, réaliser l'assomption du sexe homosexuel pour le transformer en affectivité épurée : on n'en veut plus. » Problème : les filles ont expliqué qu'elles en avaient marre de se faire siffler par les mecs dans la rue. A quoi les pédés ont répondu qu'ils ne demandaient que ça, eux : qu'on les siffle, qu'on leur mette la main au cul. Que c'était pour ça qu'ils allaient au Maroc ou en Tunisie. Peut-être faudrait-il qu'on se promène deux à deux, un pédé + une femme, et qu'on détourne les hommages proposés à l'une vers l'autre... Mais surtout, nous est apparu de façon croissante le caractère bloquant de ces statuts, de ces rencontres institutionnelles de groupe à groupe, de ces rapports de puissance à puissance, les pédés, femmes, gouines : on n'est pas seulement ça.

Oui, les pédés et les nanas sont de plus ou moins bon gré collés ensemble : peut-être qu'il n'y a pas besoin de maintenir indéfiniment cette séparation des sexes, elle-même fille de la société hétérosexuelle familiale. Pédés, gouines, femmes, femmes-pédés, pédés-gouines : moins on a de statuts et de rôles

entre nous, mieux on se porte. A chacun ses sexes, et à tous tous les sexes. Et tous les branchements. Une fois éliminés les phalocrates, cela va de soi.

Actuel, n° 25, novembre 1972.